

E. Armand

LES LOUPS DANS LA VILLE

Pièce en 4 actes

(1907-1929)

ACTE PREMIER : 6

Scène I : 6

Scène II : 8

Scène III : 10

Scène IV : 13

Scène V : 16

Scène VI : 18

Scène VII : 23

Scène VIII : 25

ACTE DEUXIEME : 28

Scène I : 28

Scène II : 32

Scène III : 37

Scène IV : 38

Scène V : 43

Scène VI : 45

Scène VII : 46

Scène VIII : 49

ACTE TROISIEME : 53

Scène I : 53

Scène II : 54

Scène III : 57

Scène IV : 62

Scène V : 63

ACTE QUATRIEME : 70

Scène I : 70

Scène II : 75

Scène III : 75

Deux mots aux Lecteurs

Il y aura 21 ans, le 7 décembre de cette année, que dans une cellule de la maison d'arrêt de la Santé, j'ai achevé la pièce qu'on va lire. Je sollicite-rais l'indulgence de ceux qui accepteront de suivre son déroulement jusqu'au bout, si j'avais voulu faire œuvre littéraire. Mais ce n'est pas le cas. Je me suis bien plus soucié de présenter une thèse qui ne soit pas un travail d'imagination pure, puisque les personnages qui la mettent en action ne sont nullement des êtres fictifs, quoi qu'on puisse en penser.

L'Ordre de Limoges a publié les premières scènes de cette pièce, en leur forme originale, sous le titre LES ILLÉGAUX et cette publication n'a été interrompue qu'à la suite de la disparition de ce journal. Je note ces détails pour qu'on ne s'imagine pas que Les Loups dans la Ville sont une réponse faite après coup à certain roman rocambolique, où l'on s'est plu à présenter sous un jour faux des hommes qui considéraient comme un moyen de lutte de se procurer des ressources en usant de pis-aller condamnés par le Code, si amène pourtant à l'égard de ceux qui savent s'en servir pour détrousser leur prochain légalement.

15 Octobre 1928.

E. ARMAND.

PERSONNAGES

FRANCK DUMONT, propagandiste anarchiste.

PIERRE MARAIS, employé de commerce.

LOUIS RICHAUD, gros négociant en farine, patron de P. Marais.

MICHEL TARESCQ, ministre de la Justice.

STÉPHANE AUPIG, Editeur du journal « Ni Dieux, ni Maîtres ».

FÉLIX DUROC, antimilitariste.

PAUL LESUEUR, associé de Louis Richaud.

HENRIETTE LEGRAND, compagne de Franck Dumont.

EMILIENNE LACOUR, conférencière anarchiste.

GERMAINE, maîtresse de Louis Richaud.

CÉCILE, sténographe chez Louis Richaud, fille de M^{me} Duccord.

Madame DUCORD, concierge.

Un Commissaire de police.

Agents de la Sûreté.

(LE LIEU DE L'ACTION EST À PARIS)

ACTE PREMIER

Une chambre de sixième, modeste, mais grande, aux parois garnies d'étagères en bois surchargées de livres, de journaux disposés en tous sens, de piles de brochures. À droite, entre deux étagères, un lit en fer à deux personnes. Au premier plan, une table longue, étroite, sur laquelle reposent des livres et des journaux en piles.

Au milieu de la pièce, une table de travail avec buvard, encrier, papier, piles de correspondances. Aux murs, dans quelques coins restés libres : gravures révolutionnaires, nudités, reproductions de tableaux.

Une table-toilette, une armoire à portes pleines en bois blanc verni, un porte-manteau recouvert d'une étoile verte, plusieurs chaises pailées de divers modèles complètent l'ameublement.

Au fond, porte étroite donnant dans une petite cuisine. À gauche, porte d'entrée donnant sur le palier.

Un placard d'angle entr'ouvert laisse apercevoir des livres, brochures, etc.

Le premier acte se passe le soir.

SCÈNE I

FRANCK DUMONT (*seul*).

(Il est assis à la table de travail et lit un manuscrit ; il s'interrompt pour jeter un coup d'œil sur le réveille-matin placé sur la cheminée. Lampe à pétrole sur la table).

Sept heures et demie déjà. Henriette a dû être retardée chez l'imprimeur... Quel bon vulgarisateur que Stéphane et que j'ai hâte que sa brochure paraisse ! Jamais on n'a expliqué si simplement et compréhensiblement ce qu'est l'anarchie ; voilà ce qu'il faut pour le peuple, si tant est que les idées anarchistes lui conviennent... N'importe, on ne fera jamais assez de propagande. Ah ! si nous avions de l'argent, mais c'est ce maudit argent qui nous manque !

(Il prend une lettre, la laisse, puis la reprend au bout de quelques instants).

Voici Emilienne immobilisée ; il lui sera impossible de se trouver à Besançon pour sa conférence ; le temps était si mauvais à Grenoble qu'elle n'avait devant elle que des banquettes à peu près vides... Comment fera-t-elle pour retourner à Paris ? Elle n'a même pas pu payer la location de la salle ?

(Il pose la lettre sur la table, en prend une autre).

Et que dit Félix Duroc ? Ah ! si tous les Camarades valaient Aupic, Emilienne et Duroc ! Oui, Duroc ne veut pas se plier à la discipline de la caserne et il se demande où il pourra trouver le montant de son voyage et quelques sous en surplus.

(Il continue à lire la lettre qu'il tient).

Puisqu'il connaît l'espagnol et le portugais, il est naturel qu'il se rende dans l'Amérique du Sud... Où diable veut-il que j'aille découvrir cette somme ?

(Il se lève et vient sur le devant de la scène. Il prend un journal sur une des piles qui chargent la table de buis blanc. Il brise la bande et lit pendant quelques instants).

Encore un appel de fonds !

(Il repose le journal sur la table et se met à marcher de long en large sur le devant de la scène).

Cela me fait songer à ce pauvre Stéphane, qui est menacé de renoncer à faire paraître « Ni Dieux, ni Maîtres » cette quinzaine s'il ne paie pas une partie de l'arriéré qu'il doit à son imprimeur. Tandis que l'Etat fouille dans les poches de ses administrés, même les plus pauvres, afin d'y trouver de quoi alimenter le budget de la guerre ou payer ceux de ses fonctionnaires qui imposent son enseignement et sa morale, les nôtres meurent de faim, leur propagande, leur activité agonisent...

(Il réfléchit un moment et vient se rasseoir).

Qui donc m'empêche d'aider au moins quelques propagandes, quelques camarades sans ressources ? Manqué-je de courage ?

(Il fouille dans le tiroir, en retire une enveloppe, et de celle-ci une sorte de gravure bleue).

On ne peut le nier : c'est un travail merveilleux ; nos amis de Sagonte sont de véritables artistes. Qui pourrait bien, je me le demande,

distinguer cette gravure d'un billet de banque de l'État ? Papier identique, gravure irréprochable,

(Il regarde la gravure à la lueur de la lampe).

filigrane indiscutable. Et à qui ferions-nous tort en lançant semblables valeurs dans la circulation ? Pas aux pauvres bougres, certes ; ce n'est pas entre leurs mains que circulent les billets de mille francs. Est-ce nuire à qui que ce soit ?

(Il s'anime et se lève de table).

à qui que ce soit d'intéressant que de s'attaquer à ce monde de financiers, de capitalistes, de gros propriétaires, d'oisifs fortunés, ennemis-nés de tout ce qui pense librement, pépinière où se recrutent députés, magistrats, officiers, jurés, tous nos maîtres, enfin... Je finirai bien par me décider.

(On frappe trois coups légèrement).

C'est sans doute Henriette.

(Il se hâte d'aller ouvrir).

SCÈNE II

FRANCK DUMONT, HENRIETTE LEGRAND.

HENRIETTE

(Ses yeux sont pleins de larmes).

FRANCK

(Il va à sa rencontre et la serre dans ses bras).

Qu'y a-t-il ? Henriette, pourquoi ces larmes ?

HENRIETTE

(Après quelques instants de silence, se dégageant).

Tiens, Franck, voici les épreuves de la brochure d'Aupic. Tu sais

(Elle éclate en sanglots).

je ne retourne plus chez M. Richaud.

FRANCK

Et pourquoi, mon amour ? Tu viens d'avoir une scène avec lui. C'est ce qui t'a toute bouleversée. Quelles choses méchantes t'a-t-il encore dites ?

HENRIETTE

(À travers ses larmes).

Ce qu'il m'a dit... ce qu'il m'a dit ! À quoi bon te le répéter. Cela t'irriterait.

(Après une pause).

Oh ! ces bourgeois, comme je les déteste !...

FRANCK

(Avec une nuance de tristesse dans la voix).

Remets-toi, Henriette. Repose-toi.

(Henriette s'assoit et s'essuie les yeux).

Tu es libre, mon Henriette, de garder par devers toi ce qui s'est passé. Notre amour a toujours ignoré la contrainte, mais, depuis cinq ans, voilà la première fois que l'un de nous ne se confie pas à l'autre.

HENRIETTE

(Qui a cessé de pleurer).

Mon Franck, ce qui me retient, c'est que j'ai peur de te faire de la peine.

FRANCK

(Rasséréné).

Me faire de la peine ?... Sans doute il a été encore question de moi. Tu n'ignores pas que l'opinion de M. Richaud à mon égard me touche peu.

HENRIETTE

(Prenant son parti).

Eh bien, M. Richaud m'a tout simplement proposé de devenir sa maîtresse. Et comme je m'indignais, il s'est mis à éclater de rire. « Comment, s'est-il écrié, et votre amant qui prêche la pluralité en amour ! Ne croyez pas que je sois aussi ignorant que je le paraisse des idées du compagnon Dumont. Si j'ai supporté cette accumulation de termes en retard,

c'est pour vous, parce que vous me plaisez. Croyez-vous, si vous ne m'aviez pas plu que je vous aurais gardée à sept cents francs par mois... Si je veux, j'aurai demain cent postulantes tout aussi actives, tout aussi intelligentes que vous qui s'offriront à faire le même travail pour six cents francs, pour cinq cents francs, pour moins encore, sans compter qu'elles se montreront moins prudes que vous. Le marché en est encombré, de sténo-dactylos. Vous avez donc tout à gagner à être raisonnable, a-t-il ajouté, je ne regarderai pas à augmenter encore vos appointements, personne ne saura ce qui se passe entre nous et je fermerai les yeux sur ce que me doit et me devra encore M. Dumont ». Enfin, si ce n'est pas le mot à mot, c'est la substance de ses paroles. Je n'ai pu en supporter davantage, mon Franck, j'ai éclaté en pleurs. Cynique alors, M. Richaud s'est levé : « Les pleurs de femme, on sait ce que ça vaut ; c'est à prendre ou à laisser : la porte ou le canapé ! » Il s'est avancé vers moi et a voulu me prendre par la taille. Ce que je me suis enfuie ! Je n'ai pas cessé de pleurer, même chez l'imprimeur ! Et ce dégoûtant qui ose appeler cela de l'amour libre !

(Elle se lève et va se jeter dans les bras de Franck, ce pendant que l'on entend frapper et que la porte s'ouvre).

SCÈNE III

FRANCK DUMONT, HENRIETTE LEGRAND, PIERRE MARAIS.

PIERRE

(Entrant d'un air joyeux et refermant la porte).

Hors du baigne enfin !

(Il aperçoit Franck et Henriette qui se dégagent de leur étreinte).

Bravo, les amoureux ! Ça fait plaisir de vous voir vous aimer comme vous le faites !

FRANCK

(S'asseyant sur une des chaises, tandis que Henriette prend place à la table et lit les lettres).

Si ça suffisait, hélas. Si nous pouvions à la rigueur nous contenter d'amour, d'eau fraîche et d'un peu de pain par-dessus le marché ; c'est

que notre propagande, elle, ne s'en contente pas. Vois-tu, Pierre, je sens comme un poids sur le cœur. En rentrant tout à l'heure, je n'ai trouvé en fait de courrier, que des lettres m'exposant des détresses. Je suis navré...

PIERRE

(Se promenant).

Et moi, crois-tu que je ne ronge pas mon frein dans cette place de caissier avec les sept cents francs par mois, qu'en dépit de ses promesses, le magnanime M. Richaud ne se presse pas d'augmenter. Je me demande à quoi servent et mes études de comptabilité, et mon bachot. Puis, est-ce la peine d'aimer la vie ! Crois-tu que je ne souffre pas de me voir réduit, là, à végéter lamentablement ? Oh ! ces riches, comme je les hais ! A eux les bons plats, les bons vins, les belles filles, à nous les privations, l'incertitude du lendemain. Ce n'est pas l'envie de m'enfuir avec la caisse qui me manque, mais il ne faut pas y songer, le singe ne quitte jamais la maison avant que tous les employés soient filés !

HENRIETTE

Asseyez-vous donc, Pierre.

(Pierre s'assoit, les jambes croisées, tire un paquet de cigarettes de sa poche et en allume une).

FRANCK

(S'adressant à Henriette).

Quand tu auras achevé, Henriette, veux-tu songer à préparer du thé. Stéphane et Félix viendront ce soir.

(Il se tourne du côté de Pierre).

Je me rends compte de ton mécontentement, Pierre, mais avoue que si notre haine des bourgeois n'avait pour fondement que l'envie, nous ne vaudrions guère mieux qu'eux. Il y a maint bourgeois en blouse qui pourrait tendre une main amicale à son congénère en redingote. Ce qui me fait horreur chez le bourgeois, c'est son esprit étriqué, son horizon borné, son hypocrisie morale, son cynisme (le parvenu, qui, tout en se tenant lui-même dans les marges du code, ne tarit point de plaintes sur le peu de sévérité que les juges et les lois montrent à l'égard de qui rompt avec cette honnêteté dont il ne pratique que la façade... Ce n'est pas l'argent du bourgeois qui me tente, c'est l'usage qui en est fait que je déplore...

PIERRE

(En s'interrompant de temps à autre pour fumer).

Franck, tu es un ascète, toi... Les camarades comme toi, c'est entendu, il n'y en a pas treize à la douzaine... C'est reconnu, ça, et avoue que cela ne te nuit pas dans le milieu anarchiste.

(Franck hausse les épaules).

Tu vas me dire que tu ne t'inquiètes pas d'être populaire ou non. Après tout, c'est possible, et même rechercherais-tu un tant soit peu de cette popularité de bon aloi que tu n'en serais pas moins l'excellent camarade que tu es...

(Il s'arrête un moment et réfléchit).

Veux-tu que je te dise ce que je pense : c'est que ton existence modeste, ta frugalité, tout cela est affaire de tempérament. Je le dis en toute franchise, je ne cracherais nullement sur les cigares de mon patron, ni sur ses fines champagnes, ni sur ses maîtresses.

(Il s'assied, tandis qu'à ce dernier mot, Henriette se remet à pleurer).

Qu'a-t-il fait, qu'est-il de plus que moi, cet épais Richaud, pour avoir tout ce dont il jouit ? Un paysan mal dégrossi, mais malin, qui aurait à prendre des leçons d'orthographe !

(Il s'aperçoit qu'Henriette pleure).

Tiens, vous pleurez, Henriette ?

FRANCK

Excuse-la, elle est à peine remise d'un choc...

PIERRE

Un choc ?...

FRANCK

Pas grand'chose, il est vrai. Tout à l'heure, M. Richaud lui a donné à choisir entre quitter sa place ou devenir sa maîtresse.

(Henriette se lève et se rend dans la cuisine. Par la porte entr'ouverte, on l'aperçoit qui prépare le thé).

PIERRE

Quoi d'étonnant !... Oh ! c'est vrai qu'Henriette ignore que sa belle Germaine n'est autre qu'une de ses anciennes sténographees... C'est un

beau monsieur que ce Richaud... Si je dévoilais ce que je sais, ce serait du propre... Mais je tiens à ma place, malgré tout. Par le temps qui court, c'est qu'il est fort imprudent d'abandonner son emploi, si médiocre soit-il.

(On frappe).

SCÈNE IV

LES MÊMES, STÉPHANE AUPIC.

STÉPHANE

(D'un ton décidé).

Bonjour, camarades.

(Apercevant le paquet d'épreuves sur la table).

Ah ! ma brochure ? Et qu'a raconté l'imprimeur ?

HENRIETTE

(De la cuisine).

Qu'il ne veut pas la tirer avant d'avoir reçu un acompte sérieux. Il s'est montré très poli, mais il a pris comme prétexte que divers anarchistes lui avaient déjà fait faire des travaux qu'il leur avait livrés à crédit et qu'il ne les avait plus revus.

PIERRE

Il n'en est pas mort.

HENRIETTE

(Sur le seuil de la cuisine).

Non, mais comme il dit, il ne marche plus. Je crois que si on lui verse la moitié, cinq cents francs, il livrera le travail. Mais prenez place, Stéphane.

(Elle retourne à la cuisine).

STÉPHANE

(Après s'être assis).

Cinq cents francs. Où les trouver ? Impossible de faire paraître « Ni Dieux ni Maîtres » cette quinzaine ! Sais-tu

(Il s'adresse à Franck).

ce qui me restait en caisse ce matin : quinze francs trente centimes, pas un sou de plus, pas un sou de moins. Et ce n'est pourtant pas que j'aie de grands besoins. Ces six derniers mois, je n'ai pas dépensé plus de quatre francs par jour en moyenne.

PIERRE

Vous êtes tous des ascètes, décidément. M'est avis aussi que vous donnez beaucoup trop d'importance à toute cette paperasse.

(Il montre les piles de journaux sur la grande table).

Une bonne partie de l'argent employé à cela serait mieux employé à vous faire vivre plus convenablement... Mais comme je le disais à Franck, juste avant que tu entres, c'est affaire de tempérament !

STÉPHANE

On ne dirait pas à t'entendre, Pierre, que tu fréquentes nos milieux depuis si longtemps. Vraiment, tu fais si peu de cas de la propagande par l'imprimé ?

PIERRE

Je lis les journaux, voilà tout. Si j'étais un propagandiste, moi, voici à quoi se résumerait ma propagande : Vivre bien, vivre aux dépens des bourgeois, pousser les autres à suivre mon exemple. C'est la propagande par l'exemple, la vraie... Votre propagande, à vous autres, c'est la propagande de la mort de faim.

STÉPHANE

Chacun conçoit la propagande à sa façon... J'ai des raisons après tout de m'en tenir à celle par l'écrit. Pas de jour qui s'écoule sans que je reçoive cinq ou six lettres, me réclamant pour la distribution des numéros retournés ou invendus.

PIERRE

Tout cela gratis, bien entendu.

STÉPHANE

Évidemment. Ne sommes-nous pas presque tous logés à la même enseigne : chassés des places que nous occupons dès qu'on sait nos idées, obligés de vivre le plus souvent en lisière de la société, recourant pour nous procurer la pitance journalière à toutes sortes de petits métiers plus ou moins reconnus par le code. Que peut-on réclamer de plus aux camarades qu'un billet de cent sous de temps à autre ! Tu ne saisis pas, Pierre, ce que représente le périodique anarchiste : c'est la lettre hebdomadaire, bi-mensuelle, mensuelle, qui met en relations intellectuelles, qui tient au courant de leur activité réciproque des centaines et des centaines de camarades, c'est le lien qui les rattache les uns aux autres, qui les empêche de se figer, de tomber dans le dogmatisme, dans la mort.

PIERRE

Voyons, Stéphane, tu n'es pas en réunion publique, tu t'oublies... Je suppose bien que tu ne vas pas faire la critique de la propagande à laquelle tu te consacres. J'en reviens à mon idée : vivre d'abord. « Je vis de bonne soupe et non de beau langage ».

FRANCK

(Se levant de sa chaise et se plaçant où il se trouvait auparavant à la table de travail).

Il avait raison, le bonhomme Chrysale et il ne vient à nul d'entre nous la pensée de mépriser la vie, même quand elle se présente sous la forme de bonne soupe... Je considère la nourriture comme le charbon sans lequel la locomotive humaine ne pourrait pas se mettre en marche. Procurons-nous donc du charbon, du charbon en quantité, du charbon de la qualité qu'il faut, mais que nous importe ce charbon de luxe, plats fins et fine champagne, qui ne sauraient nous rendre plus aptes à penser, à œuvrer... au contraire.

PIERRE

Juge-moi comme tu le voudras, Franck. Je sais qu'après un bon repas, je me sens disposé à tenter toutes espèces d'exploits. Une fois bien rassasié, on me dirait : Voici une bombe, poste-toi là, dans un quart d'heure, le dictateur, rouge ou blanc, va passer, fais alors ce que tu auras à faire... Je n'hésiterais pas un instant...

FRANCK

Je n'ai aucun droit de te juger. Je crois à la diversité des tempéraments et des caractères : que chacun suive consciemment sa voie... pourvu qu'au moment de l'action nous nous retrouvions prêts à donner notre effort, le reste importe peu.

PIERRE

Si le hasard me mettait entre les mains de l'argent, beaucoup d'argent, je vivrais bien, certes, mais vivre bien ne m'empêcherait pas de faire tout ce dont je serais capable pour aider nos camarades à faire leur propagande et à la bien faire...

(On heurte précipitamment).

FRANCK

Ça, c'est Félix.

(Stéphane ouvre).

SCÈNE V

LES MÊMES, FÉLIX DUROC.

FÉLIX

(L'air dégagé).

Salut à tous et à chacun.

(Il s'assied, à son aise, à cheval sur la chaise la plus rapprochée de la porte d'entrée).

Comme vous avez l'air sérieux. Conspirez-vous ? ou projetez-vous une grande réunion ? J'en suis. Faudra-t-il aller coller des affiches, aller vendre « Ni Dieux, ni Maîtres » dans les rues ? J'en suis encore. Voyons, qu'y a-t-il à faire ? J'en suis toujours.

FRANCK

Non, Félix, ce n'est ni de complot, ni d'organisation de réunion que nous nous occupons. Une réunion ! Nous n'aurions même pas d'argent pour payer la location de la salle. Nous parlions de notre pénurie de

fonds. Cela t'intéresse d'autant plus que j'ai beau me creuser la cervelle, je ne découvre pas la moindre ressource.

FÉLIX

Diable !

FRANCK

Que veux-tu ? C'est la dèche dans tout ce qu'elle a de plus sinistre... Si tu lisais les lettres qui m'arrivent : Emilienne ne peut même pas continuer sa tournée de conférences... Stéphane n'est pas logé à meilleure enseigne... « Ni Dieux, ni Maîtres » ne paraîtra pas cette quinzaine. Pierre, avec ses sept cents francs par mois, fait des dettes. Henriette vient de perdre sa place...

FÉLIX

Henriette ? Où est-elle donc ?

HENRIETTE

(De la cuisine).

Je reviens, le thé est presque achevé.

PIERRE

Tu vois que la situation n'est pas brillante !

FÉLIX

Tant pis. Cela n'empêche pas qu'on ne me verra jamais porter les armes. Non seulement, parce que la guerre me fait horreur, parce que le mot patrie ne représente qu'un ensemble d'institutions, de choses établies, de privilèges et situations acquises, auxquelles je me sens complètement étranger, — mais encore je n'admets pas qu'un anarchiste se plie à une discipline qui veut dire annihilation du déterminisme individuel, obéissance passive. Dix-huit mois ! Pas huit jours, pas une minute !

PIERRE

Des anarchistes, cependant, ont fait leur service militaire et en sont revenus. On n'est pas forcé d'afficher ses idées. N'est-ce pas la théorie d'un syndicaliste des plus estimés, qu'au régiment, le mieux est encore de s'empresse de devenir sous-officier : caporal, sergent peut-être, d'être mis ainsi à même de protéger les camarades que des devoirs de famille ou moins d'énergie empêchent de se soustraire à l'impôt du sang. Qui les

retient même, dans une certaine mesure, de faire de la propagande individuelle à la caserne ?

(Pendant la dernière partie de la scène, Henriette apporte sur un plateau une théière, un sucrier, cinq ou six tasses plus ou moins ébréchées, un pot de lait condensé).

FÉLIX

Tu voudrais qu'ennemi de la discipline, j'apprenne à autrui à la respecter. Ce sont des moyens qui répugnent à ma conception de la lutte... C'est décidé. Je refuse de passer quinze jours seulement à oublier que je suis un homme. Mieux vaut la détresse à l'étranger, avec son cortège de privations et de désillusions, que l'abondance avec la trahison à ses convictions... Déjà misérable là où on parle français, je continuerai à l'être là où on se sert d'un autre langage. Rien ne sera changé.

PIERRE

Il est singulier, Franck, qu'avec tes connaissances si variées, tes aptitudes si étendues, tu ne trouves pas moyen de nous tirer d'embarras, tous tant que nous sommes... Je me souviens de tes articles sur l'illégalisme anarchiste... Ah ! qui m'enseignera donc un moyen, peu importe lequel, qui me permettra de donner enfin satisfaction à ma soif de l'existence, qui me mette à même d'aider vos propagandes et nos camarades ? Ce n'est pas moi pourtant qui craindrais les risques. Où est-il, celui qui m'indiquera un moyen ?

SCÈNE VI

FRANCK DUMONT, HENRIETTE LEGRAND, PIERRE MARAIS, STÉPHANE AUPIC, FÉLIX DUROC.

(Chacun s'approche de la table de travail, se sert selon son goût, et peu à peu, Henriette étant assise à la droite de Franck, les trois autres forment comme une sorte de demi-cercle autour de la table. Quelques instants de silence, durant lesquels chacun goûte sa tasse. Franck, lui, ne boit pas et pianote sur la table).

FRANCK

(D'un air grave).

Mes amis, nous nous connaissons depuis longtemps. Malgré nos conceptions divergentes de la vie, conséquences sans doute, comme Pierre l'expliquait tout à l'heure, de nos tempéraments différents, de nos circonstances et de nos influences individuelles d'éducation et d'atavisme, jamais un nuage n'a pu ternir la confiance que nous avons les uns en les autres.

(S'adressant à Pierre).

Oui, depuis quelque temps je me demande s'il n'existerait pas un moyen de nous tirer d'affaire... Or, on m'a fait récemment une proposition... pleine de risques... une proposition, laquelle, si on l'acceptait, nous tirerait tous d'embarras, et permettrait de donner à nos diverses propagandes l'extension qui leur manque... Elle est dans la note anarchiste, par un certain côté, puisqu'il s'agit de s'attaquer à ceux qui exploitent et, si l'on veut, d'ébranler le crédit de l'Etat... La voici : de nos camarades de Sagonte, les uns graveurs, d'autres papetiers, ont réussi une imitation de billets de banque, littéralement merveilleuse. Ils m'en ont communiqué un modèle : il défie la main et l'œil le plus exercés. On me demande si je ne trouverais pas à en émettre...

PIERRE

(Avec étonnement).

Et tu ne nous le disais pas ?

HENRIETTE

(Avec vivacité).

Non, Franck ne vous le disait pas parce qu'il n'est pas homme à mener qui que ce soit sur un sentier périlleux sans réfléchir profondément.

FRANCK

Je mettais en regard ce que j'appellerais les avantages et les désavantages moraux. Je sais trop, par maint exemple, l'appât qu'exerce l'or sur des êtres qui sembleraient les mieux trempés. Je n'ignore pas à quels naufrages il a conduit certains. Je dois dire qu'en ce qui concerne l'émission elle-même, je n'ai aucune hésitation : à qui nous en prenons-nous : aux capitalistes... belle engeance ! Ce serait sottise de notre part que d'avoir pitié de ceux qui n'ont pas pitié de nous. Pis que sottise : trahi-

son ! J'ajoute même qu'il est plus que probable que la Banque Nationale les remboursera, ces billets, si bien qu'en somme...

PIERRE

Que de scrupules, toi, l'apôtre des sans scrupules !

FRANCK

Je ne suis apôtre de rien du tout. Je répète ce que j'ai écrit : les anarchistes feraient métier de dupes en montrant des scrupules à l'égard de ceux qui n'en témoignent pas à leur endroit... Ce n'est point aux pauvres bougres surmenés qui peinent à l'usine, automates plutôt qu'hommes, que l'anarchiste s'en prendra, en règle générale. Vis à vis de ceux-là, je me sens des scrupules !

STÉPHANE

Je suis tout à fait de ton avis, mon cher Franck.

PIERRE

Bah ! vous me faites rire : ce sont le plus souvent nos pires ennemis : des adversaires pires que les bourgeois.

(S'adressant à Franck).

Tu ne le nieras point, Franck, certains bourgeois nous ont mieux compris que l'immense majorité des ouvriers : ils ont souvent pris en mains la cause des anarchistes, cela alors que les exploités prêtaient main-forte à la police...

FRANCK

Je le sais, mais je fais la part des choses. Cette sympathie bourgeoise, quatre-vingt-dix neuf fois sur cent, c'est du pur dilettantisme, de la pose... Bref, j'en reviens à ce qu'on me propose : il me répugnerait de tirer de cette opération quoi que ce soit de profit personnel. Ceux qui y participeront feront à leur guise naturellement, mais j'ai résolu que sur chaque millier de francs que représente un billet, les trois quarts seraient employés aux propagandes qui nous tiennent à cœur ; c'est-à-dire que je céderai chacun d'eux moyennant sept cent cinquante francs et je rendrai compte de cette somme...

FÉLIX

Quel besoin de rendre compte ? Comme si nous ne te connaissions pas ?

HENRIETTE

Franck a raison. Il doit rendre compte. Je ne resterais pas un jour de plus sa compagne s'il fallait qu'un sou de cet argent serve à notre usage personnel.

PIERRE

Si j'ai bien compris, tu offres de vendre chaque billet sept cent cinquante francs... Il en restera donc deux cent cinquante à qui se chargera de les émettre, somme qu'il emploiera à ce qui lui plaira.

FRANCK

(Un peu sèchement).

Je n'offre de vendre quoi que ce soit. J'ai communiqué simplement une proposition. Tous calculs faits, et étant donné, comme de juste, que nos camarades de Sagonte entendent couvrir leurs frais, je suis prêt à céder chaque billet contre sept cent cinquante francs dont j'indiquerai l'emploi, voilà tout.

PIERRE

(Avec empressement).

J'ai parlé de vendre, n'ayant pas d'autre terme sur les lèvres.

La proposition me sourit... J'ai affaire à mainte banque et rien ne me serait plus facile que de glisser de temps à autre un de nos billets dans une liasse de ceux de la Banque... J'avoue franchement que je consacrerai mes profits à améliorer mon sort. J'ai assez mangé de vache enragée pour ajouter à mon menu du bouillon !

FRANCK

Il faut être prudent, Pierre... Et si ton patron s'aperçoit de ton changement de vie ?

PIERRE

(Très empressé).

Je garderai ma place et je ne changerai rien à mes habitudes. D'ailleurs, avec la proposition, j'accepte les risques... Tu sais bien, Franck, que je me ferais hacher en morceaux...

FRANCK

Qui en doute ? Ce qu'il importe d'éviter, c'est de se faire hacher en morceaux.

(S'adressant à Stéphane et à Félix).

Qu'en dites-vous ?

STÉPHANE

Je suis d'accord. Je ne me sens cependant pas taillé pour la besogne et puisque ça sourit à Pierre, je préfère mettre à jour cet ouvrage dont nous avons si souvent parlé... s'il parvient enfin à être publié...

FÉLIX

La proposition me convient, mais avant tout, je tiens à mettre la frontière entre la caserne et moi...

PIERRE

Je resterai donc seul chargé du travail.

(S'enthousiasmant).

Je ne demande pas mieux. Allons, Stéphane, ton journal va paraître régulièrement ; Félix, tu échapperas au minotaure ; Henriette, vous n'aurez pas à vous désoler d'avoir perdu votre place...

HENRIETTE

Cet argent-là ira à la propagande, comme Franck l'a dit. M. Richard n'est pas le seul patron qui emploie des sténo-dactylographes... Je trouverai ailleurs du travail...

PIERRE

Tenez, vous êtes tous des gens exceptionnels... Franck, veux-tu me dire à quelles conditions tu céderas tes billets ?

FRANCK

Je t'en donnerai un. Dès qu'il sera écoulé et que tu m'auras remis ce qui est convenu, tu en auras un autre.

PIERRE

Un à un comme des gouttes d'eau.

FRANCK

Il convient d'agir prudemment...

FÉLIX

Franck a raison. Dans semblable entreprise, une sage prudence est de rigueur. Tout en l'air que je paraisse, je n'en suis pas moins prudent à mes heures.

(À Stéphane qui réfléchit, l'air joyeux).

Te voilà déridé, Stéphane, tu rêves à des montagnes de brochures, de journaux, de livres... Mais dites-donc, il se fait tard, si nous laissons Henriette et Franck.

(Tous se lèvent).

STÉPHANE

(Avant de sortir).

Je songeais à tous les êtres humains qui gémissent, faute d'avoir été atteints par l'écrit libérateur.

(Tour à tour, Stéphane, Félix, Pierre, échangent avec Franck et Henriette des poignées de main empreintes de la plus franche cordialité, Pierre sort le dernier. Franck rouvre la porte et crie dans l'escalier).

FRANCK

Pierre, je t'écrirai dans quelques jours. Prends le temps de réfléchir.

(Quelques instants de silence. Franck se remet à la table de travail et met en ordre sa correspondance, cependant qu'Henriette débarrasse et porte le plateau à la cuisine où l'on entend ranger quelques ustensiles).

SCÈNE VII

FRANCK DUMONT, HENRIETTE LEGRAND, Mme DUCORD.

(On entend un pas lourd monter l'escalier, puis on frappe).

FRANCK

Ah ! c'est vous, madame Ducord, comme vous venez tard !

Mme DUCORD

Bonsoir, messieurs, dames, je vous apporte le courrier de ce soir. Comme vous aviez de la compagnie, j'ai pas osé monter avant.

(Elle remet à Franck un paquet de lettres et d'imprimés).

FRANCK

Merci, madame Ducord, merci. Et tout le monde va bien, chez vous ?

Mme DUCORD

Mais oui, monsieur Dumont.

(À Henriette qui est sortie de la cuisine).

Alors vous n'êtes plus chez M. Richaud, mademoiselle, pardon, madame Henriette ?

HENRIETTE

En effet, depuis ce soir.

Mme DUCORD

Croyez-vous, c'est ma petite qui va vous remplacer. Comme de juste, pour débiter, elle aura quatre cent cinquante francs par mois. Mais M. Richaud est un bon patron, il l'augmentera bientôt.

HENRIETTE

Et quel âge a votre demoiselle, madame Ducord ?

Mme DUCORD

Elle va sur ses dix-huit ans... M. Richaud en raffole. Tout à l'heure, il est entré dans la loge ; il m'a dit qu'elle était très gentille et que d'ici deux ou trois semaines, elle serait tout à fait au courant.

(Après une pause).

A propos, monsieur Dumont, M. Richaud m'a dit de vous dire que vous passiez le voir un de ces jours, mais que c'était pas pressé.

FRANCK

Et vous ne vous doutez pas du motif ?

Mme DUCORD

Je crois bien que c'est pour régler le compte de...

(Hésitante).

votre dame. Et puis je crois que c'est aussi à cause des termes en retard... Dame, vous savez, si tout le monde faisait comme vous... À part M.

Richaud, c'est vous qui recevez le plus de correspondance et qui payez le moins régulièrement.

FRANCK

Voyons, madame Ducord, avouez que ce ne sont pas les deux ou trois termes que nous devons qui ruineront le patron de votre demoiselle.

Mme DUCORD

Non, pour sûr. Et puis, ce que je vous en dis ! Je ne sais pas après tout ce qu'il veut. Il m'a dit de vous dire que c'était pas pressé. Voilà la commission faite et je descends me coucher... Bien le bonsoir, messieurs-dames.

SCÈNE VIII

FRANCK DUMONT, HENRIETTE LEGRAND.

(Tandis que Franck déplie quelques-uns des journaux que la concierge vient de lui remettre, Henriette s'assied et songe).

HENRIETTE

(Se levant tout à coup comme mue par un ressort).

Écoute, Franck, depuis un moment, je sens comme un poids qui m'opprime...

FRANCK

(Interrompant sa besogne).

Tu penses encore à la scène de M. Richaud.

HENRIETTE

Non, c'est passé depuis longtemps... Voici, je me demande si tu ne témoignes pas trop de confiance à ce Pierre.

(Franck fait un mouvement d'étonnement).

Je n'ai presque pas soufflé mot de toute la soirée. J'ai observé. Il y a quelque chose en lui qui ne me revient pas. Ce désir de bien vivre, cette haine du riche fondée uniquement sur la jalousie et l'envie, cela m'inspire de la méfiance... Non, on ne peut compter sur ces individus-là. Je suivrais jusqu'au bout du monde quiconque est mû par les idées, par le désir in-

tensément exprimé de conformer sa vie à ce qu'il écrit ou dit, je ne me sens pas la force d'aller jusqu'au bout de la rue avec quelqu'un dont l'intérêt brutal ou l'égoïsme grossier est le guide...

FRANCK

Tu exagères, Henriette, j'allais dire que tu tombes dans ce travers commun à toutes les camarades de ton sexe,

(Mouvement de protestation d'Henriette).

travers est de trop... c'est une qualité que la saine méfiance après tout, bien qu'on respire péniblement dans une atmosphère qui en est saturée... Quant à moi, je ne vois rien, mais absolument rien qui puisse nous donner sujet de nous défier de Pierre... Ce n'est pas un idéaliste, d'accord. Il considère la vie sous un angle des plus matériels, mais j'ai idée que pour cette entreprise, c'est bien l'homme qu'il faut. Il est juste qu'il ait sa part de bénéfices... Nous saurons d'ailleurs sous peu à quoi nous en tenir.

HENRIETTE

S'il fallait que je t'entende raisonner ainsi que Pierre, je n'aurais plus confiance en toi. Je craindrais toujours de te voir tourner du côté où les cigares sont les plus fins, les vins plus recherchés, les filles plus jolies... Moi aussi, j'aime la vie, je l'aime ample, intense. Je ne ressens que pitié ou mépris pour ceux qui la redoutent, qui fuient les expériences qu'elle amène ou qu'elle sollicite. J'aime les coteaux chargés de vignes, j'aime la forêt aux grands arbres, j'aime le murmure du ruisseau limpide. J'aime rêver au bord de la mer. Il me déplaît de me réserver à un homme unique. Je veux boire à la coupe de la pluralité amoureuse, en camarade qui ne veut ni faire souffrir, ni regarder à l'apparence. Je veux que parmi mes amants figurent des jeunes et des âgés. Je ne veux ni dédaigner la sève ardente du printemps ni faire fi des raffinements mûris de l'automne... La vie variée, passionnée, certes, mais pas la vie artificielle...

FRANCK

Tu prêches un converti, ma bien-aimée.

HENRIETTE

À qui le dis-tu ? Ne sens-tu pas que si je t'aime, si je suis prête à te suivre n'importe où, c'est parce que je sens en toi le désir profond de vivre en harmonie avec tes idées...

FRANCK

(L'interrompant).

Mais pourquoi vouloir généraliser ce qui n'est qu'affaire de tempérament individuel. Sais-tu ce qui en est au fond de Pierre Marais ? C'est qu'il nourrit le désir de satisfactions qu'il s' imagine autres qu'elles ne sont réellement. Qu'il fume des londrès, qu'il dîne royalement, qu'il possède de belles filles, il en aura vite assez. Comme tant d'autres, il en reviendra aussi rapidement à une notion plus exacte, plus profonde de la vie vraie.

HENRIETTE

Franck, mon Franck, je me méfie... Que veux-tu ? un pressentiment dont je ne suis pas maîtresse... Il me semble que tu as agi trop vite... Je sais les mobiles qui te poussent, tu me trouveras tienne dans cette entreprise, comme tu m'as trouvée tienne dans tout ce que tu as entrepris jusqu'ici. Mais que veux-tu, je me méfie.

FRANCK

(Se levant).

Je vais te dire, cela tient à la scène que t'a faite ce misérable Richard... Oh ! Henriette, ne laissons pas planer sur les nôtres ces soupçons qui empoisonnent. Quand je pense à tout ce qu'imaginent nos ennemis, à tout ce qu'ils s'ingénient à inventer pour nous diviser, je me sens comme foudroyé à cette pensée qu'inconsciemment nous achevons leur œuvre...

HENRIETTE

(Se levant à son tour et se jetant dans les bras de Franck).

Je t'ai fait de la peine ?

FRANCK

Non, Henriette, tu ne me fais jamais de peine.

(Ils s'étreignent).

(RIDEAU).

ACTE DEUXIÈME

Cabinet de commerçant ou d'industriel notable. Plusieurs secrétaires en acajou, remplis de cartons. Dans le fond, bibliothèque, style riche, entre deux hautes fenêtres. En pleine lumière un bureau américain auquel est adossée une table plate en acajou, recouverte de reps vert, sur laquelle on remarque quelques dossiers. Parquet ciré.

Chaises et fauteuils dont le ton gai rachète la sévérité du cabinet. Sofa à droite.

À droite, petite porte dissimulée sous une tenture ; à gauche, porte à deux battants, mettant en communication avec les bureaux.

L'action se passe le matin, de onze heures à midi.

SCÈNE I

M. RICHAUD, PAUL LESUEUR.

(M. Richaud assis à son bureau, lisant des lettres. On frappe légèrement. Paul Lesueur entre aisément et s'assied à droite de son associé).

M. RICHAUD

Quelque chose de nouveau au second courrier ?

P. LESUEUR

Deux lettres assez importantes. Dablanc annonce qu'il se trouve obligé d'augmenter ses prix... dans une proportion notable, ajoute-t-il.

M. RICHAUD

Diable ! Voilà qui ne fait pas notre affaire. Ce n'est pas le moment de songer à restreindre nos bénéfices ni nos dépenses.

P. LESUEUR

Ma foi, non.

M. RICHAUD

Georges entre au lycée cette année et je viens de signer l'acte d'achat d'une villa, au bord de la mer, celle-là.

P. LESUEUR

Où donc ?

M. RICHAUD

Vous savez bien, celle près d'Arcachon. Figurez-vous, mon cher, un château bien plus qu'une villa : une vue magnifique sur la baie ; abondance de sangliers dans la forêt ; par-dessus tout, des pins en masse, des pins dégageant une odeur de résine qui sature l'atmosphère. Rien qui rivalise avec ça pour se refaire.

P. LESUEUR

(D'un air entendu).

Ça ne m'étonne pas que vous ayez besoin de vous refaire, mon cher ; avec votre Germaine !

M. RICHAUD

Ne me parlez pas de cette gueuse-là. Elle me coûte les yeux de la tête.

P. LESUEUR

Plaignez-vous encore ! Avouez qu'elle est belle fille et j'en suis sûr, complaisante.

M. RICHAUD

(Riant).

Mon cher, si elle n'était ni l'une ni l'autre, vous comprenez bien que je ne m'imposerais pas les sacrifices auxquels je consens.

P. LESUEUR

Moi qui m'imaginai que son rôle touchait à sa fin.

M. RICHAUD

Quelle drôle d'idée !

P. LESUEUR

Je la voyais déjà détrônée par votre nouvelle sténographe.

M. RICHAUD

(Se redressant sur son fauteuil).

La petite de la concierge ? Du dessert, mon cher, du simple dessert.

P. LESUEUR

Pas mal non plus, la petite Cécile.

(Clignant des yeux).

Plus ne m'étonne que vous ayez besoin de vous refaire, du moment que le rôti ne vous suffit plus et qu'il vous faut encore du dessert par-dessus le marché.

(Ils rient tous deux).

À propos, fait-elle autant votre affaire que la bonne amie de votre anarchiste du sixième ?

M. RICHAUD

Elle est tout à fait au courant.

(Suffisant).

Cette Henriette, une sottise, qui ne voulait pas se laisser faire ! qui me répondait philosophie quand je lui offrais de coucher avec. Une pim-bêche jouant au bas-bleu ! Elle verra si son rêveur de Dumont lui donnera de quoi manger !

P. LESUEUR

Quels fous que ces anarchistes !

M. RICHAUD

D'autant plus fous qu'ils croient ce qu'ils disent. Revenons au courrier. Embêtante, cette augmentation du laïc. Quoi d'autre encore ? Vous parliez d'une seconde lettre ?

P. LESUEUR

Oui, de l'intendant de Vésubie, se plaignant de la qualité inférieure de nos farines... Des hommes ont été malades.

M. RICHAUD

(Souriant).

Constipation, sans doute ?

P. LESUEUR

Indisposition commune aux gens menant une vie sédentaire... Je pense que c'est là qu'ont été dirigés les sacs que vous savez.

(Muette interrogation de M. Richaud).

Mais oui, ceux un peu trop pourvus de talc.

M. RICHAUD

Nous ne pouvions pourtant pas les perdre ?

P. LESUEUR

Sûrement non. Nous compenserons cela à la prochaine livraison.

M. RICHAUD

Cette réclamation n'a rien d'inquiétant. Ce qui me tourmente, c'est la lettre de Dablanc.

(Il se lève et se promène devant de la scène).

Voyez-vous, mon cher, il faut mettre à profit vos connaissances pour découvrir un produit inoffensif, quelque chose de pas cher, qu'on puisse sans crainte mêler à la farine... Que diable, vous n'êtes pas chimiste pour rien.

P. LESUEUR

Pas cher... inoffensif... hem !

M. RICHAUD

C'est-à-dire qui produise le minimum de troubles possible dans l'organisme... Ça doit exister, ça doit se trouver, vous êtes un chercheur, Lesueur.

(Geste de modestie de M. Lesueur).

Mais si, un savant. Votre famille grandit, mon cher, vos besoins augmentent. A quoi bon s'occuper d'affaires, risquer de l'argent, y consacrer son intelligence si ce n'est pour jouir de l'existence, en jouir à son content. Cherchez, cherchez, je suis sur que vous trouverez quelque chose. Ce sera à notre avantage mutuel... Voyons, on ne peut songer à rogner davantage sur nos frais généraux ; vous vous souvenez qu'avant Marais, nous avons fait trois comptables sans en trouver un de sérieux...

P. LESUEUR

À propos de Marais, n'oubliez pas qu'il faut que nous lui causions.

M. RICHAUD

Tout à l'heure, si vous voulez. Je ne crois pas que ce soit sérieux.

P. LESUEUR

Ni moi non plus. Nous n'avons qu'à nous louer de lui. Mais ça vaut mieux que vous lui parliez. Il vous craint plus que moi...

M. RICHAUD

Je ne me croyais pas si terrible... Savez-vous qu'il nous tient un peu, Marais. Nous aurions dû éviter qu'il soit au courant de nos relations avec Dablanc.

P. LESUEUR

Ce n'était guère facile. Je le crois discret. On pourrait l'attacher à la maison, l'augmenter un peu... Nous verrons le résultat de l'entretien.

M. RICHAUD

Après tout il ne sait rien de précis.

(On frappe discrètement à la porte à deux battants).

P. LESUEUR

Qui est-ce ?

(Il se lève et barre la route à M. Richaud qui se préparait à ouvrir).

Ne vous dérangez pas, j'y vais.

SCÈNE II

LES MÊMES, MICHEL TARESCQ.

M. TARESCQ

(Accent du Midi, geste).

Excusez-moi, Messieurs, si j'ai cru mieux de ne point me faire annoncer.

(Dès qu'il aperçoit le Ministre, M. Richaud se précipite à sa rencontre, l'air obséquieux, s'inclinant. P. Lesueur montre les signes d'un profond respect).

M. RICHAUD

Comment donc, M. le Ministre... A quelles circonstances devons-nous l'honneur de votre visite ?

M. TARESCQ

(Répondant à M. Richaud).

J'ai à vous entretenir en particulier, M. Richaud.

(A Paul Lesueur qui s'apprête à sortir).

Au revoir, Monsieur Lesueur, ah... mais, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre, mon collègue des affaires étrangères m'a informé hier que votre neveu venait d'être nommé à la légation de Bruxelles, un excellent poste pour un débutant...

P. LESUEUR

(En se retirant et en s'inclinant).

Comment vous remercier de cette marque de faveur, Monsieur le Ministre ?

(Sortie).

(Le Ministre et M. Richaud restent seuls. M. Tarescq prend place sur le sofa. M. Richaud prend une chaise et s'assied en face de lui).

M. TARESCQ

Eh bien, Richaud, et les affaires, pas mal ?

(Signe d'assentiment de M. Richaud).

Je m'en doute. Mon fondé de pouvoirs m'informait l'autre jour que vous aviez remboursé les trois quarts de ma commandite. Vous êtes un admirable administrateur, mon cher.

(Geste de modestie de M. Richaud).

C'est vrai, sans flatterie, et je n'ai pas besoin de vous dire que si vous voyiez la nécessité d'agrandir le rayon de vos affaires, mes capitaux sont à votre disposition....

M. RICHAUD

Cette année-ci, en effet, n'a pas été mauvaise. Je n'oublie pas, cependant, que c'est grâce à votre protection, M. le Ministre, que nous avons pu obtenir la fourniture de plusieurs intendances que nous ne fournissions point jusqu'ici.

M. TARESCQ

Qu'est-ce donc que cette réclamation dont a été saisi mon collègue de la Guerre ? Il s'agit de farines sortant de chez vous, qui n'étaient pas de la qualité voulue. Vous savez de quoi il retourne ?

M. RICHAUD

(Toujours modeste, mais avec une nuance d'indignation dans la voix).

C'est une réclamation qui ne rime à rien. Nous nous sommes toujours efforcés de fournir à l'Etat des farines surchoix sans regarder, quand la production indigène se montrait inférieure, à nous procurer au loin, à grands frais de transport, d'excellentes farines exotiques. En règle générale, nous fournissons à l'armée de meilleures qualités que ne le comportent nos contrats, sans regarder si nous y serons ou non de notre poche. C'est une réclamation absurde.

(S'animant).

Je crois que notre réputation suffit.

M. TARESCQ

Certainement. N'exagérez rien. Fournissez le produit exigé, sans rien de plus, mon cher Richaud. Le patriotisme vrai doit rendre la caserne un avant-goût de la guerre ; il ne sert de rien de gâter nos troupiers. Ceci dit, inutile de vous inquiéter. Je me souviens maintenant, au dire de mon collègue de la Guerre, que l'intendant qui a formulé la réclamation passe pour un grincheux... Si enquête il y avait, je me fais fort qu'elle ait le résultat de toutes les enquêtes... D'ailleurs, ce n'est point cette bagatelle qui est l'objet de ma visite. J'ai appris que vous pensiez à la députation... Je ne doute pas que si vous entriez à la Chambre, vous ne grossissiez les rangs de la majorité gouvernementale.

M. RICHAUD

Je ne saurais oublier ce que je dois au Gouvernement... Mais, Monsieur le Ministre, il s'agit là d'un simple propos qui ne tire pas à conséquence... J'ai mes affaires qui me prennent beaucoup de temps. De plus, je me rends compte de mon insuffisance. Je ne suis pas de ceux qui cachent leur origine : je suis fils de meunier et, ma foi, mon orthographe s'en ressent.

M. TARESCQ

Vos affaires, je comprends qu'elles vous occupent, mais nombre de députés sont dans votre cas ; je m'occupe aussi des miennes, ce qui n'empêche pas de m'occuper de celles du pays. L'orthographe, il y a les secrétaires... Mon cher Richaud, vous êtes fils de vos œuvres, c'est l'essentiel dans une démocratie comme la nôtre. Vous possédez une expérience consommée des affaires qui manque à une foule de nos députés, avocats, qui n'ont dû souvent leur élection qu'à leur faconde. Votre modestie vous fait honneur ; dans les commissions, ce sont des hommes comme vous qu'il nous faut... Vous savez autant que moi avec quelle énergie le ministère lutte contre la réaction d'en haut et la réaction d'en bas ; la réaction d'en haut qui voudrait nous priver des situations que l'énergie et le travail nous ont fait acquérir — la réaction d'en bas, ce bouillonnement malsain de ratés devenus apôtres du bouleversement, lesquels — si on leur prêtait l'oreille — ne laisseraient pierre debout de la France et de sa culture... Oui, il nous faut des hommes sûrs, rompus au maniement des affaires... J'étais venu pour vous féliciter de votre décision d'apporter au pays vos lumières et votre expérience.

M. RICHAUD

Vous me couvrez de confusion, Monsieur le Ministre. Mais il me faudrait l'appui du Gouvernement.

M. TARESCQ

Sans doute, d'autant plus efficace qu'il serait déguisé... Une occasion se présente. Un de nos adversaires, un de ces extrémistes dont les succès électoraux ne réussissent qu'à effrayer les capitaux et entraver les affaires, le Dr Navarrin, vient de mourir et son siège est vacant.

M. RICHAUD

J'ai lu ça dans les journaux. Il représentait un des arrondissements du Rhône-et-Loire ?

M. TARESCQ

Exactement. C'est un pays de mines et d'usines à la population fruste, à l'éducation rudimentaire. On ne va guère à l'école dans ces contrées, car l'usine ou la mine réclament l'homme dès son jeune âge. Bref, ces populations-là gobent comme alouettes toutes rôties les décla-

mations révolutionnaires et nous avons pensé à vous pour remplacer le Dr Navarrin.

M. RICHAUD

Mais quelle étiquette prendre ?

M. TARESCQ

Vous vous présenterez comme socialiste indépendant. C'est très bien porté ! Votre chance consiste en ceci : c'est qu'au Dr Navarrin, du pays, très honnête, très bienfaisant, il faut le reconnaître, les communistes entendent donner un remplaçant point connu dans l'arrondissement. Nous nous arrangerons pour qu'à vous et à lui s'oppose quelque candidat franchement réactionnaire, et je ne parle que pour mémoire du candidat radical-socialiste. Sans nul doute, vous recueillerez le plus grand nombre de voix au premier tour et au second vous passerez, étant devenu le candidat d'union républicaine... La prudence la plus élémentaire indique qu'il ne faut pas heurter de front les revendications ouvrières ; loin de là... le Gouvernement sait reconnaître ce qu'il y a en elles de justifié...

M. RICHAUD

(Sur un ton d'admiration).

En vous écoutant, je me rends compte de ce qu'est un homme d'Etat. Si je me décide, le Gouvernement n'aura pas de concours plus dévoué que le mien.

M. TARESCQ

Réfléchissez, mon cher Richaud, et décidez-vous affirmativement. Ma parole, c'est à croire que la conscience humaine fait naufrage ! Tenez, hier, on m'a appris qu'il circulait de faux billets de mille francs admirablement imités — dont la Banque ne peut refuser le remboursement... Mon collègue des Finances s'émeut à juste titre.

M. RICHAUD

Et l'on ignore qui les fabrique ?

M. TARESCQ

C'est tout nouveau. Le Parquet informe. Discrètement. C'est si parfaitement imité que nous ne savons pas à qui nous avons à faire. Si ça

s'ébruitait, nous aurions toujours la ressource de mettre ce méfait sur le compte des anarchistes...

SCÈNE III

LES MÊMES, PAUL LESUEUR.

(On frappe à la porte de gauche discrètement).

M. RICHAUD

(Sur un geste de M. Tarescq).

C'est mon associé. Entrez.

P. LESUEUR

Excusez mon intrusion, Messieurs ; M. Richaud, Dumont demande si vous pouvez le recevoir. Dois-je le renvoyer ?

M. RICHAUD

Ah ! Dumont... Je crois que M. le Ministre a encore à m'entretenir.

M. TARESCQ

Non point. J'ai même dépassé le temps que je pouvais vous consacrer, mon cher Richaud.

(Réfléchissant).

Dumont, mais c'est un nom qui ne m'est pas inconnu ?

M. RICHAUD

Dumont, Franck Dumont, un anarchiste justement. Une espèce d'illuminé que j'ai l'avantage de loger sous les combles, dans cette maison même... avantage, je devrais dire désavantage, car il est de je ne sais combien de termes en retard...

M. TARESCQ

Sûrement, ce n'est pas lui le fabricant de faux billets.

(Il rit).

M. RICHAUD

Je ne le crois pas.

M. TARESCQ

Je vous laisse à votre anarchiste, monsieur Richaud. Au revoir. Passez donc au ministère après-demain...

(M. Richaud et Lesueur reconduisent le Ministre. Au bout de quelques instants, M. Richaud revient, un air de satisfaction profonde peint sur la figure. Il se promène, l'aspect bonhomme, content de lui, sifflotant, les mains dans ses poches. Son associé introduit bientôt Franck Dumont. D'un ton de protection quasi paternel, M. Richaud lui indique un fauteuil).

SCÈNE IV

FRANCK DUMONT, M. RICHAUD.

M. RICHAUD

Qu'est-ce qui vous amène, Monsieur Dumont ?

FRANCK

Il y a déjà quelques semaines que votre concierge m'a fait savoir que vous désiriez me parler. Comme elle avait ajouté que ce n'était point pressé, je ne suis point venu de suite...

M. RICHAUD

Ah oui, je me souviens. Il s'agissait d'abord de régler le compte de votre amie Henriette, puis de vous rappeler que vous me devez déjà plusieurs termes. Je ne désire pas voir l'arriéré s'augmenter. Vous ne nierez pas, Monsieur Dumont, que j'ai usé à votre égard de beaucoup de patience. Je savais que vous n'aviez pas d'occupation régulière. Je n'ignorais pas non plus que les appointements de Mlle Henriette n'étaient pas des plus considérables, mais il ne faut pas abuser.

FRANCK

Vous voudrez bien reconnaître, Monsieur, que ce ne sont pas quelques malheureux termes en retard qui vous ruineront.

M. RICHAUD

C'est le cri du cœur, cela. Tenez ! vous êtes tous les mêmes. Vous vous figurez que nous ramassons notre argent à la pelle, comme ça, sans

effort. Vous savez, tout en n'étant pas aussi savant que vous, Monsieur Dumont, je suis un peu au courant de vos idées.

FRANCK

Je ne les cache point, Monsieur.

M. RICHAUD

Je le sais. Voyez-vous, votre grand tort, à vous autres, théoriciens anarchistes, communistes ou socialistes, c'est de vous imaginer que les exploités...

(Franck sourit).

Ne souriez pas, Monsieur Dumont, je connais aussi un peu votre langage. Donc, nous autres exploités

(Il se tape sur le ventre).

comme vous nous désignez gracieusement, nous n'avons aucun souci et que nous faisons face à nos échéances comme si les alouettes nous tombaient toutes rôties dans le bec... Tenez, rien que pour notre métier de fournisseur du gouvernement, vous n'avez pas la moindre idée des difficultés que nous rencontrons : commissions de réception grincheuses, d'autant moins contentes qu'elles sont composées de gens ne connaissant rien aux questions qu'elles examinent. Voyez-vous, mon cher Monsieur Dumont, vous ne savez pas ce que sont les affaires. Vous manquez d'expérience. Je vous certifie, pour ma part, qu'à certains jours d'échéance, deux mille francs de moins en caisse me causeraient force embarras. Vous faites de beaux rêves, irréalisables, mais qui suffisent à vous emballer... Si encore vous preniez seuls le mors aux dents, mais c'est que vous en entraînez d'autres avec vous.

FRANCK

Permettez-moi une observation. Si leur besogne présente de tels risques, de pareils aléas, il est incompréhensible que tant d'industriels ou de commerçants s'y risquent encore.

M. RICHAUD

C'est simple à comprendre. Ils ont besoin d'activité, ils y sont, ils y restent... Les affaires, c'est une lutte qui finit par vous entraîner, bon gré, mal gré. On est vainqueur ou vaincu, mais, croyez-moi, le bénéfice net qu'on en retire ne vaut souvent pas le mal qu'on se donne.

(Après une pause).

Voyez-vous, nombre de revendications révolutionnaires ne sont que pur battage, au fond, un battage qui profite non pas aux ouvriers, mais aux bluffeurs qui en vivent... Je ne dis pas cela pour vous, Monsieur Dumont, je sais que vous ne vous occupez pas de politique et que vous êtes un peu en dehors.

(Avec aplomb).

Un exemple : je suis, parfois fort bien renseigné sans en avoir l'air... Je suis sûr que vous vous enthousiasmez pour les grèves des houillères du Nord ? Eh bien ! savez-vous ce qu'il en est de ces grèves monstrueuses ?

(D'un air de curiosité, Franck fait signe que non).

Je vais vous le dire. Il est prouvé que trois ou quatre meneurs qui mettent tout en branle sont des agents subventionnés par les compagnies belges ou anglaises ; elles profitent de ces mouvements périodiques pour jeter sur le marché français leurs charbons dont la surproduction les inquiétait. Compagnies et meneurs rient ensuite sous cape de la misère de nos compatriotes et se réjouissent de l'esprit d'aigreur qui s'empare de nos populations laborieuses. Des milliers de familles chômant pour le profit de trois ou quatre misérables... Et il n'y a rien à opposer à cela, c'est prouvé !

FRANCK

(Toujours calme, mais insensiblement narquois).

Ainsi, vous en concluez que pour les salaires, tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes et que les exploités sont les derniers des ingrats de ne pas être satisfaits de leur sort.

M. RICHAUD

(À part).

Mais c'est une conversation qui tombe à pic. Faisons notre apprentissage de candidat.

(Toujours bonhomme mais avec quelque chose d'ému dans la voix).

Vous vous méprenez sur le sens de mes paroles, Monsieur Dumont. Certes, il reste beaucoup à faire pour l'ouvrier, le salarié. Trop souvent, certains patrons ne considèrent leurs employés ou leurs ouvriers que comme des serviteurs, des domestiques, alors que leur seule place est

celle de collaborateurs. Je déplore le favoritisme, le piston. Je suis fils de mes œuvres, voyez-vous, et je n'oublie pas que mon père était petit meunier. Vous voyez que je suis loin d'être fermé aux idées généreuses... Allez, je suis plus socialiste que maint député socialiste renté, avocat ou médecin, qui n'a eu qu'à puiser dans le coffre-fort à papa... Je ne m'entendrais d'ailleurs pas qu'à la théorie. Il est probable que je poserai prochainement ma candidature à un siège de député vacant en Rhône-et-Loire où j'aurai comme principal concurrent un gros, gros patron du pays, une sorte de clérical forcené... Je me présenterai comme socialiste... indépendant.

(Légèrement railleur).

Vous seriez d'ailleurs le dernier à me reprocher de ne point m'enrôler dans l'église de la dictature du prolétariat...

FRANCK

Dictatorial, légal, indépendant, le socialisme n'en est pas plus sympathique aux anarchistes, qui ne voient dans le collectivisme qu'une doctrine qui annihile la personnalité humaine, fait de l'individu une espèce de machine à produire et à consommer, une doctrine dont l'idéal est une société de fonctionnaires. Pour ma part, je n'ai qu'antipathie pour les contrefaçons du collectivisme, le plus souvent refuge de réactionnaires cent fois plus dangereux que ceux qui s'affichent carrément.

M. RICHAUD

(Avec une nuance d'irritation dans la voix).

Vous forcez un peu la note, Monsieur Dumont. Qui donc m'a vu les pieds dans une église ? Vous croyez avoir tout dit, vous autres, dès que vous avez traité les gens de réactionnaires. Réactionnaire, moi, un membre de la Ligue des Droits de l'Homme, c'est un peu fort, savez-vous... Somme toute, que veulent donc les anarchistes ?

FRANCK

Les anarchistes veulent vivre libres de toute autorité gouvernementale, de toute exploitation capitaliste, de tout contrat social imposé, cela sans attendre le bon plaisir des députés, à quelque catégorie qu'ils appartiennent...

M. RICHAUD

(Persifleur).

Eh bien, mon cher Dumont, si c'est cela que veulent les anarchistes, je gage qu'ils attendront encore longtemps...

(Il s'arrête et tire sa montre de son gousset).

Excusez-moi de ne pouvoir discuter plus longtemps, j'ai mes affaires. Le caissier a ordre de vous régler le compte de votre amie.

FRANCK

(Se lève, puis avec hésitation).

J'avais encore un mot à vous dire, Monsieur.

M. RICHAUD

(La montre à la main).

Je vous écoute.

FRANCK

Henriette vous a quitté à la suite d'une scène violente ?

M. RICHAUD

Votre amie est très nerveuse, Monsieur Dumont. A propos, est-ce qu'elle a retrouvé une autre place ?

(Franck fait signe que non).

Ce repos lui aura fait du bien.

(Très bonhomme).

Il va sans dire que nous fournirons sur elle les meilleurs renseignements.

(Tout en reconduisant Franck).

Je ne vous en veux pas d'être anarchiste, vous savez : toutes les opinions sont libres et quant aux termes, puisque Mlle Henriette est sans place, ne vous en tracassez pas trop. Au revoir, Monsieur Dumont.

(M. Richaud revient vers son bureau, mais à peine s'est-il assis que la petite porte de droite s'ouvre et qu'une femme fait son apparition, s'asseyant sur le sofa).

SCÈNE V

M. RICHAUD, GERMAINE.

M. RICHAUD

(Stupéfait et irrité, il tourne son fauteuil vers le sofa).

Comment, toi ici ?

GERMAINE

(D'un ton rassurant).

N'aie pas peur, mon gros loup. Personne ne m'a vue, pas même la pipelette. Je connais les aîtres.

M. RICHAUD

Je t'avais pourtant dit que je ne voulais pas te voir ici, à aucun prix. C'est trop fort.

GERMAINE

Allons, décolère...

M. RICHAUD

(Sévèrement).

Colère ou pas colère que ce soit la dernière fois que je te voie ici. Qu'est-ce que tu veux encore ?

GERMAINE

(Câline).

Je suis dans une purée, mais une purée...

M. RICHAUD

Encore ! Tu n'y penses pas, ma chère. T'imagines-tu que je vais me ruiner pour toi, par exemple. Tu me coûtes assez cher. Je fais largement ce que je peux...

GERMAINE

Je ne puis pourtant pas aller en haillons. On ne donne pas les toilettes pour rien, j'ai honte d'être plus mal nippée que les maîtresses des autres. Tiens, dimanche dernier, à Longchamps, j'en entendais faire la remarque derrière moi.

M. RICHAUD

Je m'en fous. Je t'entretiens pour moi et pas pour les autres. Pour parler franc, si tu n'es pas contente de la position que je te fais, tu es assez dessalée pour en trouver une autre... Les jolies filles ne manquent pas qui se contenteraient d'un appartement comme le tien et de trois mille balles par mois.

GERMAINE

(Pleurant).

Dessalée... et par qui, s'il te plaît ?

M. RICHAUD

(Grossier).

Oh ! ne chialle pas, je te prie. Pas de scènes.

GERMAINE

(Rageuse).

Naturellement, à présent que tu as assez de moi, tu penses à en dessaler une autre... La gosse de la concierge, hein ?

M. RICHAUD

(Cynique).

Pourquoi pas ? C'est du nanan, sans compter que la mère ne demande pas mieux.

GERMAINE

(Pleurant à nouveau).

Quand je pense à tes promesses, vraiment.

(On frappe à la porte de gauche).

M. RICHAUD

Un instant, Monsieur Lesueur...

(Bref).

Enfin, que veux-tu ? Mon temps est précieux.

GERMAINE

Je dois cinq billets à la couturière.

M. RICHAUD

Cinq mille balles ! Tu n'y vas pas de main morte, toi ! Tu me prends pour un Crésus. Je te le dis une dernière fois, ça ne peut pas durer...

(Il prend son portefeuille et en tire des billets de banque qu'il lui tend).

Comme je ne veux pas de scène, voilà trois mille francs. Arrange-toi pour économiser le reste sur tes mensualités. Fais ce que tu voudras, mais que ça ne se renouvelle pas, je ne marcherai plus... Déguerpis maintenant.

(Au moment où elle met la main sur le bouton de la porte à droite).

Attends-moi ce soir. Il est juste que j'en aie pour mon argent.

(Lubrique).

Tu sais ce que j'aime, n'est-ce pas ?

(Germaine faisant mine de revenir sur le sofa).

Comment, tu n'es pas encore partie ?

(M. Richaud, des qu'il s'est assuré que la petite porte s'est refermée, que la tenture s'est abaissée, se dirige vers la porte de gauche et appelle à haute voix).

Monsieur Lesueur !

SCÈNE VI

PAUL LESUEUR, M. RICHAUD.

P. LESUEUR

Si nous en finissions, avec Marais ?

M. RICHAUD

(Tirant de nouveau sa montre).

Onze heures et quart. Ça ne sera pas long. J'aurai encore le temps de dicter quelques lettres. En sortant, n'oubliez pas que je vous emmène déjeuner, il faut que je vous raconte ce que m'a dit le Ministre.

P. LESUEUR

(Va jusqu'à la porte de gauche et parlant à un garçon de bureau).

Allez donc nous chercher M. Marais.

SCÈNE VII

LES MÊMES, PIERRE MARAIS.

(Les deux associés prennent place l'un en face de l'autre. M. Richaud l'air grave et très occupé au bureau, P. Lesueur vis-à-vis à la table en acajou. On entend frapper).

P. LESUEUR

(À haute voix).

Entrez, Monsieur Marais.

M. RICHAUD

(À Pierre qui se tient debout, assez respectueux).

Est-ce que M. Dumont a passé à la caisse ?

PIERRE

Oui, Monsieur.

M. RICHAUD

Le compte de Mlle Henriette est donc réglé. C'est bien. Entre parenthèses faites attention aux billets de mille francs qui vous passent entre les mains. J'ai été averti — je tiens l'information d'un ministre — qu'il en circulait de faux.

(Pierre fait un mouvement).

Oh ! la Banque de France les rembourse, mais faites bien attention quand même.

(Sûr de lui).

PIERRE

Oui, monsieur, je vérifie toujours l'argent et les billets que je reçois.

(Il fait mine de se retirer).

M. RICHAUD

Restez, Monsieur Marais, nous avons encore à vous causer.

P. LESUEUR

Voici : j'ai remarqué depuis quelque temps, Monsieur Marais, un changement dans vos allures. Vous devenez élégant. La semaine der-

nière, je vous ai rencontré au Moulin-Rouge, escortant, ma foi, une fort belle fille. Hier, vous êtes rentré à une heure et demie, fumant un londrès exquis. Voilà un luxe que vos sept cents francs mensuels n'expliquent pas.

M. RICHAUD

M. Lesueur m'a signalé cela. Remarquez, Marais, que nous n'entendons aucunement nous immiscer dans votre vie privée. Ce qui nous fait agir, c'est l'intérêt que nous vous portons, puis la situation que vous occupez près de nous, une place toute de confiance, vous le savez. Je me hâte d'ajouter que nous sommes satisfaits de vos services, fort satisfaits même : votre comptabilité est en règle et votre caisse tenue très exactement.

PIERRE

(Toujours très sûr de lui).

Je m'expliquerai rapidement, messieurs : j'ai touché tout récemment un petit héritage... M. Lesueur se souviendra d'une certaine demi-journée de congé que je lui avais demandée.

M. RICHAUD

Je croyais que vous n'aviez plus de parents.

PIERRE

Du côté paternel, non. Du côté de ma mère, si.

M. RICHAUD

Cela se peut... Et à combien se montait cet héritage ?

PIERRE

Pas à grand'chose... un peu moins de cinq mille francs.

M. RICHAUD

Ce n'est pas énorme, mais ce n'est pas une raison pour faire fondre cette somme ainsi. Je gagerais que ce petit magot est déjà fortement entamé. Oh ! la jeunesse d'aujourd'hui... Au lieu de placer cela, d'en faire comme le noyau d'un petit capital que vous auriez été bien aise de retrouver le moment venu. Qui sait ce que réserve la vie ?

PIERRE

C'est vrai, monsieur, mais j'ai si peu joui de la vie depuis la fin de mes études... Vous me permettrez de vous avouer qu'avec mes appointements j'arrive tout juste à nouer les deux bouts.

M. RICHAUD

Mon Dieu, Monsieur Marais, laissez-moi vous dire qu'à votre âge, sept cents francs par mois — cela représentait alors dans les cent cinquante francs — m'auraient paru une petite fortune.

(Pierre sourit).

Vous souriez, eh bien ! je travaillais comme un mercenaire chez mon père, sans repos, sans heures régulières, sans appointements... avec une pièce de quarante sous le dimanche pour faire le garçon toute la semaine. Jouir de la vie, attendez mon ami, attendez que l'occasion se présente, tôt ou tard, de vous créer une position. Vous êtes jeune, instruit, cela viendra. En attendant, laissez à ceux qui ont lutté pour se conquérir une situation la jouissance de la vie. Votre tour arrivera. Tenez, je vous le dis en toute amitié, prenez garde que ces quelques billets jetés au vent ne vous créent des goûts que vous ne pourrez satisfaire une fois qu'ils seront épuisés et ne vous occasionnent une privation dont vous souffrirez. Vous êtes tout flambant neuf, je ne m'en étais pas aperçu... Passe encore pour cela, je comprends qu'un jeune homme veuille avoir bonne façon, mais avouez que la belle fille et le Moulin-Rouge étaient superflus !...

PIERRE

M. Lesueur a exagéré. Il s'agissait de la femme d'un de mes amis, point extraordinaire du tout, et c'est la première fois que je mettais les pieds au Moulin- Rouge.

P. LESUEUR

(Riant).

Allons donc ! La femme d'un de vos amis... Dans tous les cas, je ne suis pas rassuré pour lui.

M. RICHAUD

Bref, considérons l'incident comme clos. M. Marais comprend qu'il ne pourrait jouir de notre confiance qu'à condition de se montrer régu-

lier, ce qu'il a toujours fait d'ailleurs, simple et réservé de goûts et d'allures. Il a suffi de l'en avertir... Je ne vous retiens plus.

(Comme Pierre se retire).

Attendez, puisque vous aimez les bons cigares,

(Il se dirige vers le buffet et retire un cigare d'une boîte).

vous me direz des nouvelles de celui-là.

(Pierre s'incline en signe de remerciement).

Voulez-vous dire à Mlle Cécile que j'ai quelques lettres à lui dicter.

(Pierre disparaît. Paul Lesueur se lève. Avant que ce dernier ait franchi le seuil, M. Richaud lui adresse la parole).

Inutile d'augmenter ses appointements puisqu'il a hérité... Allons, c'est entendu, je vous prends en passant pour déjeuner.

(On frappe et la porte s'ouvre).

SCÈNE VIII

M. RICHAUD, CÉCILE.

CÉCILE

Me voici, Monsieur.

M. RICHAUD

(Il lui désigne un siège près de lui).

Asseyez-vous, mon enfant, ici, près de moi. Comme vous êtes jolie ce matin !

CÉCILE

(Rougissant).

Oh ! Monsieur.

M. RICHAUD

Voyons, ne rougissez pas. Il n'y a pas de mal à dire à une jolie fille qu'elle l'est. Quand on le lui dit, c'est qu'on ne lui veut pas de mal, au contraire. Vous êtes si jolie, ce matin, Cécile, que vous me laisserez bien vous embrasser.

(Il l'embrasse).

CÉCILE

(Se dégageant, toute confuse).

Monsieur, ce n'est pas bien...

M. RICHAUD

Pourquoi n'est-ce pas bien.

CÉCILE

Parce que...

M. RICHAUD

Parce que quoi ? Auriez-vous un petit amoureux, Cécile ?

CÉCILE

Non, mais...

(Elle rougit à nouveau).

petit amoureux, l'autre jour, vous m'avez déjà prise par la taille, et puis...

M. RICHAUD

Et puis je me suis rendu compte que vous étiez joliment bien tournée. Le grand mal !

CÉCILE

Je vais vous dire, Monsieur, vous êtes marié...

M. RICHAUD

C'est vrai, mais si peu !... Voyez-vous, Cécile, le mariage n'est pas ce que les jeunes filles pensent. On se marie bien souvent, surtout pour se créer une famille, pour trouver une dot qui vous permette d'agrandir vos affaires. Un homme dans ma situation doit être marié, qu'il aime sa femme ou non. Mais le mariage c'est le tombeau de l'amour... J'ai assez d'expérience de la vie pour dire qu'une jeune fille qui n'a pas de fortune ne doit pas songer au mariage.

CÉCILE

(Vivement).

Alors, il faut qu'elle renonce à l'amour ?

M. RICHAUD

Nullement. Je ne dis pas cela. Croyez-vous, Cécile, qu'une jeune fille comme vous, gentille comme vous l'êtes, par exemple, qui est estimée par son patron, qui en est aimée... n'a pas une situation cent fois meilleure que celle que pourrait lui assurer son mariage avec un employé à huit ou neuf cents francs par mois... Que les enfants viennent, la femme ne peut plus travailler et c'est bientôt la misère, une misère noire... Tout cela n'empêche pas, Cécile, que vous êtes jolie comme un astre.

(Il l'embrasse de nouveau).

Tenez, parlons franchement, vous vous êtes bien aperçue que j'avais du sentiment pour vous ?

(Il lui prend la main).

CÉCILE

(Toujours confuse).

Oh ! oui... Je l'ai même dit à maman.

M. RICHAUD

Et qu'a-t-elle dit, la maman ?

CÉCILE

Maman ? Elle a dit que ça ne la regardait pas... et puis, que je devais être gentille avec vous.

M. RICHAUD

Votre mère a l'expérience des choses de la vie, elle ne voudrait pas vous voir malheureuse... Voyons, Cécile, soyez gentille, vous n'aurez pas lieu de vous repentir. A votre âge, une jeune fille a besoin d'affection, de tendresse, de caresses, d'amour... ce n'est pas à vingt-cinq ou trente ans qu'il convient de commencer à éprouver les joies de la volupté...

(Il l'attire à lui).

Comme votre petit cœur bat fort...

CÉCILE

(Confuse, troublée).

Monsieur, monsieur, je vous en prie...

M. RICHAUD

(Il la prend sur ses genoux, tandis qu'éperdue, Cécile résiste à peine).

Tenez, venez là, je ne vous ferai pas de mal.

CÉCILE

(Essayant de se dégager, reprise par un mouvement de pudeur).

Oh mon Dieu ! si quelqu'un entrerait.

M. RICHAUD

Mais non. On me croit occupé à dicter le courrier. Personne ne nous dérangera.

(Cécile se débat confusément, tandis que la serrant contre lui, M. Richaud ajoute à voix basse) :

Soyez donc gentille... Je vous donnerai six cents francs à la fin du mois et puis vous vous ferez faire une jolie robe sur mesure, à votre goût, je paierai la facture...

CECILE

(S'abandonnant).

Pour sûr ?

M. RICHAUD

Sans compter que de temps en temps, je vous remettrai quelque argent de poche... qui sera bien à vous, dont votre mère ne saura rien. Allez, vous n'aurez rien perdu à ne pas vous montrer méchante... Mais venez donc sur le sofa, nous serons mieux à notre aise.

(Il l'emmène inerte sur le sofa).

(RIDEAU).

ACTE TROISIÈME

Une chambre de garçon, sous les combles, modeste, mais en ordre. Lit de fer, boules cuivre. Un fauteuil. Deux chaises cannées. Vide-poches. Table de toilette. Table acajou ordinaire avec un encrier, un buvard, une écritoire. Armoire acajou ordinaire à glace. Tapis sur la table.

Râtelier de pipes sur une des parois. Une étagère avec des livres sur l'autre. Quelques gravures, les unes révolutionnaires, les autres représentant des nudités. Bibelots sur la cheminée. Dans un placard ouvert, on aperçoit des verres, deux ou trois litres de liqueurs, boîte de cigares, etc...

Porte donnant sur le palier.

L'action a lieu après sept heures du soir.

SCÈNE I

PIERRE MARAIS.

(Il se promène, une cigarette à la bouche, l'air joyeux).

Ça va bien !

(Il se frotte les mains).

Ça va très bien même... C'est bien un peu mon tour ! Est-ce que je n'y avais pas autant droit que ce parvenu de Richaud ? Qu'a-t-il donc pour lui, monsieur mon patron ? de la ruse, qu'il cache sous sa bonhomie, de l'entente aux affaires qu'il déguise sous de la rondeur... Et ce sont ces gens-là qui vous parlent de modération, de remettre à plus tard de profiter des joies de l'existence... Ah ! le bon apôtre ! Voyez-vous ça ? A lui les belles filles, les fins repas, les maisons de campagne ; à moi de tirer le diable par la queue... N'est-il pas juste que les rôles soient intervertis ?... Ah ! Ah ! monsieur mon patron veut cumuler, il lui faut des jeunessees toutes fraîches à ce vieux singe. Germaine ne lui suffit plus... Il en veut trop... Si bien qu'il paie et qu'il est cocu... En me choisissant pour se venger, Germaine n'a pas fait un si mauvais choix.

(Il se regarde dans la glace).

Hé ! hé ! Roulé sur toute la ligne, monsieur mon patron... Morale ! Si tous les gens un peu intelligents faisaient comme moi, les bourgeois n'en mèneraient pas large... A propos, c'est qu'il ne m'en reste qu'un des billets de la Sainte-Farce à Franck... Un naïf encore celui-là avec sa propagande et sa vie d'ascète...

(Devenant sérieux).

Où en sont nos comptes ? C'est que je suis en retard avec lui.

(Mouvement d'impatience).

Zut pour ce que je lui dois, après tout ! Risquer ce que je risque pour deux cent cinquante francs par fafiot, c'est quand même être poire... Au diable leur propagande. En toute équité, la moitié devrait me revenir. Que risque-t-il après tout, Franck ? C'est moi qui ai toute la peine et eux le profit. Je ne marche plus. Somme toute, je tiens Franck, et quand on tient les gens on les fait marcher... Leurs réunions, leurs journaux, leurs brochures, je m'en fous... pour les résultats... Moi, je veux vivre d'abord, la propagande après, si j'ai le temps...

(On frappe).

Tiens, qui donc peut venir ? Je n'attends que Franck et ce n'est pas lui. Entrez...

SCÈNE II

PIERRE MARAIS, GERMAINE.

PIERRE

Quelle joie de te voir ici, belle Germaine. Je ne t'attendais sûrement pas. Assieds-toi sur ce fauteuil, je n'ai rien de mieux à t'offrir.

(Elle s'assied).

Eh bien ! Cela a-t-il marché ?

GERMAINE

Comme sur des roulettes... Richaud n'a pas sourcillé. Il a dit simplement : « Ça se peut ; il en court de parfaitement imités ». Il m'en a donné un autre et je lui ai repassé celui de Sainte-Farce. La couturière n'a

pas bronché... Elle m'a rendu cinq cents balles en petites coupures... Dis donc, mon Pierrot, tu n'en a pas un autre à me refiler.

PIERRE

Sois raisonnable, ma petite Germaine, tu sais fort bien que je n'en ai point à volonté... qu'ils me coûtent même fort cher. Avec les risques que l'affaire comporte, j'y regarde à deux fois, tu sais.

GERMAINE

(Impatentée).

Quels risques ? Qu'est-ce que tu chantes ? Tu m'as raconté toi-même que la Banque les remboursait... Et puis, tu sais, mon petit, si tu ne peux pas m'alimenter, ne compte pas que je marche... Tu comprends, les hommes, j'en ai soupé ! J'ai besoin d'argent... Vrai ou faux, je m'en fous, pourvu que ça passe... Je veux d'aussi belles toilettes que les autres, et puisque Richaud se montre si pingre, il n'est que juste que je cherche des ressources ailleurs.

(Cynique).

Tu ne t'imagines pas pourtant que c'est pour tes beaux yeux que je couche avec toi ?

PIERRE

(Dépité).

Tu n'es pas flatteuse.

GERMAINE

Tant pis... Le temps de l'amour pour l'amour est passé. Ton singe m'en a fait passer le goût. Tu sais, je n'ai pas oublié ses promesses : je le vois encore à mes genoux : sa femme n'était qu'une amie pour lui, il avait besoin d'affection, de tendresse. Je lui plaisais tant... Il pleurait comme un veau, je m'en rappelle encore...

(Songeant).

Et dire que tout ça, ça ne remonte pas un an...

(Rageuse).

Et le voilà aux troussees de cette petite chipie de Cécile ; en voilà une à qui je crèverais les yeux avec ravissement. Marcher à l'œil... fini ce temps-là, mon petit... J'ai besoin de cinq à six billets pour me remettre à flot, sinon, bernique !...

PIERRE

Voyons, Germaine, tu déraisonnes.

(D'un ton conciliant).

Coup sur coup, je t'en ai donné deux, de mes billets. Sans compter celui que t'a remis Richaud. Je te le répète, je ne puis en avoir à volonté. Ils me reviennent très cher.

GERMAINE

Que veux-tu que j'y fasse ? Réfléchis. Après tout, cherches-en une autre, il n'en manque pas.

(Orgueilleuse).

Mais les femmes comme moi, qui n'ont pas roulé, faites comme moi, jeunes comme moi, je ne crois pas que tu en rencontres en masse.

(Ricanant).

À moins que tu te mettes sur le dos une fille honnête, ce qui ne me paraît pas facile avec ton nouveau métier... Ça me fait plaisir de coucher avec toi, par vengeance, parce que par la pensée, je m'imagine la tête qu'il ferait, le vieux singe, s'il apprenait que je le fais cocu avec un de ses nègres... Je veux de l'argent ; si tu es un type à m'en procurer, je te donnerai la préférence, voilà tout ! Dis-moi carrément ce que tu peux faire... Les comédies qui durent trop longtemps, n'en faut plus !

PIERRE

(Toujours très conciliant).

Comme tu es méchante, ce soir, Germaine. Ecoute, je tiens à toi... Pour l'instant, je n'ai qu'un de nos fafiots, un seul. Je veux bien te le remettre, mais rends-moi dessus quelques coupures pour que je puisse faire patienter celui qui me les fournit.

GERMAINE

Tu vas me demander bientôt de t'entretenir... Il me reste à peine quelques sacs.

(On entend un pas dans l'escalier encore assez loin).

PIERRE

Qu'est-ce cela ? C'est le pas de Franck... le pas de Dumont. Va-t-en vite, Germaine. Il est mieux qu'il ne te voie pas ici.

GERMAINE

(Se lève et se dirige vers la porte, avant de l'ouvrir).

Et le fafiot ?

PIERRE

(Tirant de son portefeuille un billet, rapidement).

Le voici...

Mes coupures ?

GERMAINE

(Du palier).

Viens les chercher ce soir.

(Ils s'embrassent).

(Au bout de quelques secondes, on frappe. Pierre précipite pour ouvrir).

SCÈNE III

PIERRE MARAIS, FRANCK DUMONT.

PIERRE

(Empressé).

Bonsoir, Franck, j'avais entendu résonner ton pas dans l'escalier...
Tiens, assieds-toi là sur ce fauteuil.

FRANCK

(S'asseyant sur une chaise).

J'ai croisé l'ancienne sténographe de Richaud dans l'escalier ; elle
te fréquente donc ?

PIERRE

Figure-toi qu'elle a le béguin pour moi... Elle est enragée contre Ri-
chaud qui a fini par enjôler la petite de la concierge... Elle se venge... Tu
comprends, comme c'est-gratis, j'en profite...

FRANCK

Ce n'est pas une fille sérieuse. J'aimerais mieux que tu ne la fréquentes pas, je t'assure... tu n'en tireras rien de bon. Pourquoi ne cherches-tu pas une compagne digne de ce nom, une amie vraie, une camarade d'idées ?

PIERRE

Merci, Franck... Une prétentieuse qui me ferait de la morale toute la journée... qui me reprocherait de fumer parce que la nicotine nuit à la santé, qui me raserait avec ses théories sur Stirner, sur l'individualisme, sur la camaraderie amoureuse... non, pas de femmes savantes... Sans compter que je n'ai pas la moindre intention de me mettre en ménage...

FRANCK

Tu es incorrigible, Pierre. Je ne sais pas que dans la vie d'un militant, il y ait chose plus douce que la compagnie d'une camarade, appui dans les difficultés, soutien dans les heures de détresse — qui partage vos joies, qu'on tâche de comprendre et qui, à son tour, essaie de vous comprendre. De plusieurs même, si on a le cœur assez riche. Tu connais ma pensée à ce sujet.

PIERRE

Pas la moitié d'une, mon vieux. Tu oublies que je ne suis pas un militant, moi. Ni un ascète, ni un apôtre du pluralisme en amour. Si le collage me souriait, mon choix unique se fixerait sur une jolie fille, ni fière, ni pédante pour un sou, une fille gaie qui aime les parties de canot le dimanche, qui se plaise au théâtre, au cinéma, dans les music-halls et qui ne me serine pas avec les réunions anarchistes dont la plupart du temps le résultat se résume en discussions vaines et stériles... Ce n'est pas moi qu'on y rencontre, d'ailleurs.

FRANCK

À parler franc, je constate que tu n'as pas gagné à l'abondance dont tu as joui ces temps-ci... Je ne comprends pas ta mentalité... Le séjour avec toi dans une colonie me deviendrait vite insupportable, je l'avoue... Le music-hall ! Ce moulin à inepties qu'on ose mettre en musique. Tu n'as donc pas de goût, Pierre ?

PIERRE

Tu exagères, comme toujours, tu ne comprends pas, tu ne comprendras jamais la rigolade. Le music-hall ! eh bien, oui, ça fait passer le temps... sans compter qu'il s'y débite, ma foi, des choses fort spirituelles. On voit bien que tu n'y vas pas... J'avoue à mon tour que tu n'as pas besoin de craindre et que ce n'est pas moi qu'on rencontrera dans une colonie, communiste ou individualiste... Pour y être la proie de déclamateurs de belles théories... qui palabreront tandis que nous nous échinons à turbiner !... Je n'ai jamais eu envie de me faire moine, moi.

(Il rit aux éclats).

Mon milieu libre, c'est le monde...

(Il se dirige vers le placard et tire deux cigares d'une boîte).

Tiens, en veux-tu un ?... ils sont fameux, tu sais.

(Franck fait signe que non).

À ton aise, monsieur le cénobite.

FRANCK

Où en sont nos comptes ?

PIERRE

Je n'en ai plus... Figure-toi qu'il m'est arrivé un accident.

FRANCK

Un accident ?

PIERRE

Et qui a failli me coûter cher encore !

FRANCK

Qu'est-ce donc ?

PIERRE

Tu sais qu'il m'en restait trois, de tes fafiots de Sainte Farce.

FRANCK

Eh bien ?

PIERRE

Eh bien, j'ai voulu les changer tous les trois contre de petites coupures, des billets de cinquante ou de cent francs... On s'est aperçu que c'était fabriqué... Je n'ai eu que le temps de m'enfuir.

FRANCK

Tu es fou... Voilà ce que je récolte d'avoir cédé à tes instances et d'avoir cessé de te les remettre un à un, comme je l'avais d'abord résolu.

(Vivement).

Tu me mets dans un joli embarras. Tu m'en devais déjà un... ces trois-là cela fait quatre... Tu sais nos conventions, pourtant.

PIERRE

(S'animant).

Je n'ai eu garde de les oublier. Je serai aussi franc que toi en te disant qu'elles frisent l'exploitation... Elles consistent en ce que je cours les plus grands risques en empochant le moins de profit... Pour des gens qui, du matin au soir, dénoncent l'exploitation ! J'entends désormais avoir la moitié pour moi.

FRANCK

(Etonné, mais calme).

Ton langage me surprend. Ni mes amis, ni moi, n'entendons être responsables de tes étourderies... Tu vas me forcer à croire que je me suis trompé sur ton compte et à te dire que personne ne te force à courir de risques...

PIERRE

(S'animant de plus en plus).

C'est bien parlé, cela. Tu t'imagines vraiment qu'après avoir joui de l'existence quelques semaines, j'y renoncerais... Comme ça ! Non, tu ne me connais pas !

FRANCK

Je reste le maître de choisir qui me convient, il me semble.

PIERRE

(En colère).

Ah ! c'est comme ça. Tu oublies que je te tiens...

FRANCK

(Stupéfait, mais calme).

Tu es complet ainsi. Ta colère, mon ami, achève de m'éclairer sur ton compte. Et comment me tiens-tu, s'il te plaît ?

PIERRE

(Se reprenant).

Je te tiens parce que tu n'en trouveras guère qui soient disposés à courir les risques...

FRANCK

Inutile de continuer. Pour t'éviter ces risques, brisons tout de suite. Je prendrai d'autres dispositions. Je te l'ai fait clairement comprendre dès l'abord : je ne considère cette opération que comme un moyen de venir en aide à des camarades dans le besoin, un moyen d'intensifier notre propagande... Je ne l'ai jamais envisagé comme un procédé permettant à celui-ci ou à celle-là de vivre largement... Ah ! mais non ! Nous ne nous comprenons pas du tout, Pierre, je le regrette.

PIERRE

(Tombant de l'irritation dans le désespoir).

Maudite propagande !... Et tu vas me laisser là sans ressources !

FRANCK

Aurais-tu quitté ta place ? Par exemple !

PIERRE

(Pleurant).

Non, mais enfin, tu sais quelle misérable existence j'ai menée. Tiens ! c'est terrible. Avoir vu briller un moment le soleil du bien-être et se trouver replongé dans la nuit de la misère... Frank, Frank, tu oublies donc notre vieille amitié ?

FRANCK

(Ému).

Non, je ne l'oublie pas... Ton mouvement de colère m'a dessillé les yeux, simplement... Où donc as-tu essayé d'écouler ces trois billets ?

PIERRE

(Tandis qu'il continué à sangloter).

Dans une banque des grands boulevards... je t'en supplie, Franck, ne me rejette pas dans le désespoir...

FRANCK

(Après avoir réfléchi un long moment).

Je n'ai jamais eu l'intention de te rejeter dans le désespoir. Je songe à cette vie de misère que tu as menée si longtemps, toi qui te dis fait pour une existence que je ne conçois pas, qui ne m'attire pas... Tu m'as mis dans un joli embarras en me faisant faute d'un argent sur lequel je comptais.

(Il fouille dans son portefeuille).

Voici un de ces billets.

(Il le lui tend, Pierre fait un geste de reconnaissance).

Ne me remercie pas, je te fais cadeau des autres... D'ailleurs, tu ne me les rembourserais pas. Désormais, prends-en note, si tu veux continuer, délivrance contre argent comptant... J'ajoute franchement que j'ai des doutes sur ton compte.

(Indignation de Pierre).

Je le regrette, mais c'est ainsi... je te ferai savoir quelles précautions je prendrai à l'avenir. J'estime qu'il me faudra agir prudemment désormais.

(Il s'en va, Pierre écoute le pas s'éteindre dans l'escalier. Il referme la porte et s'assoit sur le fauteuil. Son visage ne porte plus trace de larmes. Il achève son cigare et réfléchit un moment).

SCÈNE IV

PIERRE, seul.

Mauvaise affaire ! Heureusement qu'il a fini par marcher et qu'il a bon cœur. On peut toujours se tirer d'affaire avec les gens qui possèdent du cœur... Aussi, quel besoin de me mettre en colère... J'allais tout gâter... Bah, je l'adoucirai.

(Il fouille dans sa poche et en tire son portefeuille).

Cinq cents halles encore... sans compter les coupures que Germaine m'a promises. Faisons un bout de toilette, puis au restaurant, et en route. Ah ! la coquine ! Nous allons nous payer sur la bête.

(Pierre fait sa toilette, ce qui demande un certain temps. On entend un groupe de personnes monter lentement, ce qui n'attire pas son attention, jusqu'au moment où on heurte assez violemment).

Tiens, qui est-ce ?

SCÈNE V

PIERRE MARAIS, M. RICHAUD, MICHEL TARESCQ, UN COMMISSAIRE DE POLICE, GERMAINE, DEUX AGENTS EN CIVIL SE TIENNENT DEBOUT CONTRE LA PORTE.

(Pendant que les premières paroles s'échangent, le commissaire s'assied à la table et écrit. Michel Tarescq prend place sur le fauteuil, M. Richaud se promène dans la chambre, Pierre s'accote à la cheminée, Germaine, effondrée, pleure affaissée sur une des chaises).

PIERRE

(Stupéfait et troublé).

Messieurs !

M. RICHAUD

Eh bien ! Marais, vous en faites un joli métier !

PIERRE

(Se ressaisissant).

Quel métier ?

M. RICHAUD

Allons, ne faites pas l'ignorant. Non content de voler les maîtresses d'autrui, vous vous en servez pour écouler les faux billets de banque.

(Sarcastique).

Vous avez envie d'aller loin, mon garçon, à votre goût. Je vous savais intelligent, mais pas au point de fabriquer de faux billets de banque.

PIERRE

(Crâne).

Fabriquer des billets de banque !

M. RICHAUD

Je ne suppose pas que ce soit moi. Demandez-le à votre bonne amie Germaine qui vient d'être surprise en flagrant délit... Je comprends maintenant l'histoire de l'héritage... un fameux héritage... une fabrique de faux billets de banque.

PIERRE

Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Je n'ai rien fabriqué du tout.

M. RICHAUD

Vous vous expliquerez devant la justice. Vous aurez le temps de réfléchir à Cayenne.

(Sarcastique).

Les voyages forment la jeunesse.

MICHEL TARESCQ

Ce jeune homme, s'il ne les fabrique pas, pourrait éviter la traversée qui le menace. En matière de fausse monnaie ou de contrefaçon de billets de banque, la loi accorde l'impunité au dénonciateur, si sa dénonciation est reconnue exacte... C'est à lui de réfléchir avant qu'il ne soit trop tard, de voir s'il veut briser son avenir...

M. RICHAUD

Impunité ou non, vous comprenez, Monsieur le Ministre, que mon premier devoir, c'est de lui fermer la porte de ma maison.

PIERRE

(Avec aplomb).

Eh bien, oui ! J'ai écoulé de faux billets de banque. Qu'y a-t-il là d'étonnant ? Avec les appointements de famine alloués par la Maison Richaud et Cie. D'ailleurs, j'en connais d'autres que moi qui écoulent du faux pour du vrai...

(M. Richaud s'arrête troublé).

MICHEL TARESCQ

(S'apercevant du trouble de M. Richaud).

M. le Commissaire, lisez-nous donc l'article du Code relatif à l'impunité en matière de contrefaçon de billets de banque. Vous devez voir un Code sur vous.

(Le Commissaire de police lit lentement l'article dont il s'agit).

PIERRE

Bien, bien ! Je m'expliquerai devant la justice.

(À Germaine).

C'est toi qui m'a dénoncé, Germaine ?

MICHEL TARESCQ

Au restaurant où nous dînions, M. Richaud et moi, cette jeune femme a essayé de changer le billet que vous lui aviez remis. Déjà victime, la caissière s'en est aperçue. Nous avons assisté à la scène. Sanglotante, elle a fait appel à M. Richaud qui s'est rappelé lui avoir remboursé tout récemment, contre une bonne coupure, un faux billet qu'elle prétendait avoir reçu en cadeau de lui. Il y a eu une courte explication au commissariat, où elle a avoué de suite qui le lui avait remis... Vous n'êtes pourtant pas un malhonnête homme. C'est un coup de folie ! M. Richaud me disait il n'y a qu'un moment qu'il n'avait qu'à se louer de vos services. Il est impossible que vous renonciez à la liberté, à la possibilité de redevenir honnête.

PIERRE

Qui me garantit qu'en échange de révélations possibles, la liberté me sera rendue et même, en ce cas, n'est-ce pas la misère qui m'attend ? Si je me laisse traîner en prison, il me reste encore des cordes à mon arc, ne serait-ce que d'expliquer au jury la parenté qui lie la farine au talc, ou vice versa.

MICHEL TARESCQ

À votre gré. Dans votre cas, de semblables explications se nomment du chantage !... Je n'y vois guère qu'aggravation de votre cas...

PIERRE

Du chantage ? Pas avec les preuves que j'ai à fournir à l'appui. Sans compter que M. Richaud n'a pas regardé à me demander de le débarrasser du billet faux que lui avait passé Germaine...

M. RICHAUD

(Vivement).

J'espère bien qu'on va pratiquer une perquisition ici et saisir les papiers que Marais peut avoir sur lui.

LE COMMISSAIRE DE POLICE

Sans aucun doute. Nous allons même y procéder immédiatement.

PIERRE

Je suis là, M. Richaud, ne l'oubliez pas.

M. RICHAUD

Attendez un moment, Monsieur le commissaire.

(À Marais).

Enfin, qui vous a poussé à ce forfait ?

PIERRE

Je vous l'ai dit : l'insuffisance de mes appointements.

MICHEL TARESCQ

À combien se montent-ils ?

PIERRE

À sept cents francs par mois.

MICHEL TARESCQ

Ce n'est pas énorme, j'en conviens. Ecoutez, mon ami, le gouvernement a intérêt à connaître l'origine, la source de ces fausses coupures, un grand intérêt même. Vous avez ma parole qu'en cas de dénonciation exacte et vérifiable, vous serez de suite remis en liberté. Je me fais fort, en intercédant auprès de Monsieur Richaud, qu'il vous conserve chez lui, qu'il augmente même un peu vos appointements... Qu'en dites-vous, mon cher Richaud ?

(Monsieur Richaud acquiesce d'un signe de tête).

Personne ne vous en reparlera... Ça sera comme un mauvais moment de votre vie, que vous rachèterez par toute une existence de probité... Ce ne sont pas les révélations dont vous menacez Monsieur Richaud qui attendraient le jury peu enclin à la mansuétude dans ces sortes d'affaires. Je ne vous parle que pour mémoire des humiliations, du déshonneur, de votre vie manquée. Décidez-vous ! Je n'ai plus que peu d'instant à passer ici.

PIERRE

C'est qu'il s'agit d'un ami...

MICHEL TARESCQ

Un singulier ami qui vous exposait à encourir les travaux forcés à perpétuité... Vous êtes un naïf, vous ; chacun sa peau... D'ailleurs, vous ne figurerez pas dans le procès...

PIERRE

Chacun sa peau...

(*À part*).

Après tout, je serais un sot de risquer les travaux forcés. Pour ce que ça me rapportait. Moi, d'abord, et que Franck s'arrange.

(*Doucereux*).

Mon dieu, Monsieur le Ministre, je les tiens d'une personne qui voulait me rendre service, d'un locataire de Monsieur Richaud lui-même, Monsieur Franck Dumont...

MICHEL TARESCQ, MONSIEUR RICHAUD, LE COMMISSAIRE DE
POLICE

Ah ! l'anarchiste !!

MICHEL TARESCQ

Je comprends... Il vous a entraîné sur cette pente-là. Simple et jeune comme vous l'êtes, vous vous êtes laissé enjôler... un ami intéressant. Dans tous les cas, voilà qui va être excellent pour le gouvernement. Et où le trouver, ce Dumont ?

PIERRE

Il doit être chez lui, en ce moment.

MICHEL TARESCQ

Il faut prendre le lièvre au gîte, Monsieur le Commissaire, pas un instant à perdre ; ce jeune homme vous accompagnera.

(À Pierre).

C'est indispensable pour éviter toute discussion avec cet anarchiste... D'ailleurs, demain, vous recommencerez votre travail chez M. Richaud comme si rien ne s'était produit...

M. RICHAUD

Un mot encore... Germaine doit comprendre qu'après ce qui s'est passé, il ne saurait plus rien exister entre nous. J'exige qu'elle se marie avec Marais, et tout de suite.

GERMAINE

Ah ! pour ça, non !

MICHEL TARESCQ

À moins, Mademoiselle, que vous ne préféreriez Saint-Lazare... C'est une heureuse solution... Vous, mon ami,

(Il s'adresse à Marais).

vous oublierez, dans les devoirs que va vous imposer la famille, la chute où vous ont entraîné les déclamations de ce démagogue, doublé d'un malfaiteur — l'un tient toujours compagnie à l'autre. Vous sentant d'ailleurs surveillé pour le moment, vous ne broncherez pas.

(À Germaine).

Vous, Mademoiselle, vous redeviendrez une honnête femme et j'en suis certain une brave mère de famille... De tout cela, il ne restera plus que l'impression laissée par un mauvais rêve... En route.

(Tout le monde s'en va, sauf Michel Tarescq qui semble réfléchir un moment).

Monsieur le Commissaire.

LE COMMISSAIRE

(Revenant sur ses pas).

Monsieur le Ministre...

MICHEL TARESCQ

Ne ménagez pas ce Dumont. Perquisitionnez bien. C'est une affaire très intéressante. À propos, dans quelle classe êtes-vous placé ?

LE COMMISSAIRE

Dans la troisième, Monsieur le Ministre.

MICHEL TARESCQ

Tâchez de bien mener cela. Et écrivez-moi un de ces jours, je parlerai de vous à mon collègue de l'Intérieur. Je n'ai pas besoin de vous recommander la discrétion... concernant les paroles de ce jeune homme, pure fanfaronnade, d'ailleurs.

LE COMMISSAIRE

Ah ! Monsieur le Ministre !

MICHEL TARESCQ

Remettez-moi votre carte, que je me souviene de votre nom. Merci. Et maintenant, allez vite...

(RIDEAU).

ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au premier acte.

L'action a lieu tard dans la soirée.

SCÈNE I

HENRIETTE LEGRAND, STÉPHANE AUPIC, FÉLIX DUROC, ÉMI-
LIENNE LACOUR, puis FRANCK DUMONT.

(Chacun est assis, sans ordre, autour de la table de travail. On entend un pas rapide dans l'escalier).

HENRIETTE

Franck, enfin !

(Elle se dirige vers la porte, l'ouvre, au bout d'un instant Franck entre).

FRANCK

Excusez-moi de vous avoir fait attendre. J'ai été retardé. Félix, ap-
prête-toi à une déconvenue...

FÉLIX

Allons donc...

FRANCK

À ma grande douleur... Pierre a commis une imprudence qui a
failli, paraît-il, lui coûter cher... Bref, je n'ai pas à ma disposition autant
d'argent que je comptais. J'en suis navré. Ce qui me navre davantage,
c'est l'attitude singulière de Pierre.

HENRIETTE

Que te disais-je, Franck ?

FRANCK

Une attitude déplorable pour un camarade que nous connaissons
depuis si longtemps. Mais je suis obligé de me rendre à l'évidence...
Pourtant, je puis me tromper... Veux-tu me céder ta place, Henriette ?

(Henriette se lève et s'appuie au dossier de la chaise occupée par Franck).

Félix, tout n'est pas désespéré ; tu pourras partir.

(Il tire une enveloppe d'un tiroir).

Dans cette enveloppe, tu trouveras le montant de ton voyage, plus cinq cents francs, ainsi que des lettres qui t'introduiront auprès de quelques camarades sud-américains. J'aurais désiré qu'il te restât un millier de francs, une fois tous les frais couverts. Je ne l'ai pas pu, Pierre m'a fait faux bond. Tu es victime de son étourderie... Il n'y a rien de ma faute.

FÉLIX

Et c'est ça que tu appelles une déconvenue... Je me demande comment je pourrai faire pour te témoigner ma gratitude.

FRANCK

Ta gratitude... Crois-tu que je ne sois pas assez récompensé d'avoir pu te rendre un service... N'est-ce pas entre nous à charge de revanche ?... Je ne regrette qu'une chose, c'est que les circonstances ne m'aient pas mis à même de faire plus !...

(Tirant une autre enveloppe).

Emilienne, veux-tu accepter ces autres mille francs qui te permettront d'aller en Algérie et d'avoir au moins ton voyage de retour assuré...

STÉPHANE

Quel malheur, Emilienne, que tu ne parles pas l'arabe... Bien que j'ignore si ton sexe t'eût permis un accueil facile auprès des musulmans... peut-être dans les villes... Qui sait, si nous pouvions répandre nos idées dans ce monde de l'Islam, le secouer de son fatalisme, lui imprégner comme un esprit nouveau qui en ferait une race nouvelle ? Qui sait ce qui en résulterait pour nos idées ?...

FRANCK

Tu es toujours dans les rêves...

STÉPHANE

Si c'est un rêve de conserver intacte cette idée d'une race neuve par l'esprit, renonçant tout à coup à d'antiques croyances, à des préjugés désuets pour vivre d'une vie ne connaissant ni la domination morale ni l'exploitation économique, d'une vie individuelle basée sur la libre en-

tente, sur le contrat loyalement appliqué, entre individus conscients et libres... Eh bien ! oui, je fais encore de ces rêves-là.

FRANCK

L'expérience ne suffit-elle donc pas pour nous démontrer que nous n'avons jamais pu compter sur le grand nombre. Rouges, noirs, jaunes, blancs, les races importent peu. Qu'est-ce au fond que l'anarchisme, sinon cet individualisme conscient qui réclame pour chaque individu, chaque association, la possibilité de vivre sa propre conception de la vie sans empêcher qu'autrui vive la sienne ?... Or, la difficulté, c'est que peu se préoccupent de vivre une conception originale de la vie... Presque tout le monde se contente d'imiter son voisin ou de le dépasser en imitation ; on se satisfait non de faire autrement qu'autrui, mais davantage. En vain, jetterait-on les peuples et les races dans le creuset. Je suis d'opinion qu'en fait de neuf, il en sortirait du vieux : des singes dont le vernis seul serait frais...

ÉMILIEENNE

Des singes, c'est entendu. Certes, l'homme est un singe... plutôt il en vient et il s'en va vers l'homme du devenir, l'homme futur, l'être qui se fera, lui, une conception consciente de la vie... Ce qui nous trouble parfois, c'est que nous sentons bien, pour des causes que nous ne déterminons pas toujours, que la grande majorité des êtres ne sont pas aptes à constituer l'espèce d'où sortira peu à peu cet être de devenir : l'anarchiste...

HENRIETTE

Si c'était le problème à résoudre à chaque instant, si nous arrivions à être mathématiquement convaincus que par décret de quelque inexorable Fatalité, la majorité des hommes est destinée — à part quelques élus — à sombrer dans l'ignorance, pourquoi tant d'efforts de propagande ?...

FÉLIX

Tu sais bien, Henriette, le pourquoi. C'est parce que nous n'admettons point une idée quelconque de fatalisme. Nous sommes à la recherche de pensées et de sentiments en réaction contre les influences du milieu, influences actuelles, influences passées. Pour ma part, je pense que chacun de ces singes dont parlait Franck, vernis à neuf ou non, pos-

sède, latente, la capacité de constituer l'espèce d'où sortira l'homme du devenir auquel Emilienne vient de faire allusion. Notre propagande consiste à découvrir les individus où cette capacité se manifeste le plus évidemment. L'anarchiste actuel, c'est le « missing link » — le chaînon manquant — qui relie le singe verni ou reverni d'aujourd'hui à l'anarchiste du devenir... Chaque propagandiste est un genre de Dr Dubois à la recherche de pithécantropes psychologiques... tous les pays, tous les peuples, toutes les races en recèlent : il ne s'agit que de les apercevoir...

FRANCK

Je crois que mon idée d'avant-garde concilie tout... Une avant-garde composée d'êtres qui risquent tout, brûlent leurs vaisseaux derrière eux pour tenter la grande aventure, l'aventure suprême : vivre sa vie dans un monde où chacun vit d'une vie d'emprunt. Une avant-garde de pionniers frayant la voie, défrichant, hachant, les uns tombant en route, les autres abandonnant la partie, c'est vrai, mais remplacés bientôt par de nouvelles recrues... C'est cette avant garde-là qui constitue l'espèce prophétique, mère de l'espèce anarchiste future...

HENRIETTE

Je demande aux pionniers l'exemple plus que les promesses... Je ne fais grand cas du propagandiste, même le plus ardent, si sa vie n'est pas d'accord avec ses paroles. Prêcher d'exemple, prêcher d'exemple, la voilà, l'aventure suprême. Qui sait si l'apathie et l'indifférence de la masse ne sont pas uniquement la résultante directe des déceptions et des inconséquences dont l'ont abreuvée religieux, moralistes, politiciens de toute couleur et de tout habit... Soyons d'abord, œuvrons ensuite.

EMILIENNE

Tu as raison, Henriette, mais n'oublie pas les difficultés que maints d'entre nous nous rencontrons, et nos tares ancestrales et les obstacles qu'oppose à notre raison notre propre personnalité sentimentale. Je ne me sens, pour ma part, ni le goût, ni la puissance nécessaires de me surveiller sans cesse... Ma foi, tant pis pour ceux qui seront scandalisés... je me donne à une propagande qui m'est chère, j'y trouve ma joie, ma satisfaction, ma vie... Je ne regarde pas plus loin...

STÉPHANE

Dites donc que vous envisagez la propagande anarchiste chacun de vous selon son tempérament, et nous serons tous d'accord.

(Il jette un coup d'œil sur le réveille-matin).

Les aiguilles tournent, pendant ce temps-là et Emilienne, Félix et moi, nous avons à parler à Saint-Ouen. C'est ce soir que pour la dernière fois sans doute, Félix s'adressera à un auditoire tant soit peu parisien puisqu'il nous quitte pour le nouveau monde... je ne dis pas un monde nouveau...

FRANCK

C'est vrai.

(Se tournant vers Félix).

Tu gagneras, en effet, à ne pas tarder. J'espère que tout ira bien, Félix. Nous penserons à toi. Donne-nous de tes nouvelles. Rends-toi utile où tu seras... Il est probable que je ne te reverrai pas d'ici ton départ, j'ai beaucoup à faire ces jours-ci.

FÉLIX

Merci encore, Franck.

STÉPHANE

Avant de te quitter, encore un mot... remets-moi donc ton article...

FRANCK

Mon article... je vais le rédiger ce soir, nous n'attendons personne et j'aurai tout mon temps... Henriette, veux-tu descendre avec les camarades et en même temps aller jusqu'au bureau de poste porter ces lettres.

(Il lui remet quelques lettres).

Bon voyage, Emilienne.

(Souriant).

Et apprends l'arabe... Vous ne m'en voudrez pas si je ne vous accompagne pas.

(Tous s'en vont. Le bruit de leurs pas s'éteint peu à peu dans l'escalier. Franck se met à écrire et continue assez longtemps, sans faire attention à un bruit de pas sourds qui montent lentement. Aussi, est-ce avec stupéfaction qu'il entend frapper).

SCÈNE II

FRANCK DUMONT, PIERRE MARAIS.

FRANCK

Ce n'est pas Henriette !... Entrez ! Ah ! c'est toi, Pierre. Qui t'amène donc ?

PIERRE

(Doucereux et prenant place sur la chaise la plus rapprochée de la porte).

Rien d'autre que notre discussion de tout à l'heure. Je me suis emporté, j'ai dit des paroles auxquelles je ne pensais pas... tout cela au risque de briser une vieille amitié... J'ai réfléchi... Et voici : je renonce à m'occuper de tes billets... C'est trop dangereux, d'abord. Ensuite je ne suis vraiment pas assez sans scrupules... sans compter que cette affaire-là a été la cause de notre brouille.

FRANCK

(Étonné de son ton de voix).

Je n'étais pas brouillé avec toi. Ton langage m'étonnait. Tu as ainsi renoncé à la vie large, ample, abondante.

PIERRE

(Du même ton, avec une nuance sarcastique).

Oui, j'ai bien réfléchi... Je ne suis pas assez fort pour résister à la tentation... Je préfère décidément vivre modestement... honnêtement... Voici le billet que tu m'as remis tout à l'heure.

(Il tousse violemment, tandis qu'il tire de son portefeuille le billet faux et le remet à Franck. En même temps, on frappe très fortement... Pierre va ouvrir lui-même).

SCÈNE III

FRANCK DUMONT, PIERRE MARAIS, UN COMMISSAIRE DE POLICE, AGENTS DE LA SÛRETÉ.

LE COMMISSAIRE

Ah ! nous vous y prenons !

(À Pierre).

C'est bien lui, M. Marais.

(Les agents se mettent immédiatement à perquisitionner).

PIERRE

Oui, Monsieur le Commissaire.

FRANCK

Misérable !

PIERRE

(Cynique).

Chacun sa peau ! Tu ne t'imaginais pas pourtant que je pousserais la bêtise jusqu'aux travaux forcés...

LE COMMISSAIRE

Allons, Monsieur l'anarchiste, vous avez la fureur du renard pris au piège. M. Marais est un naïf qui a eu le tort de se laisser prendre à vos déclamations... Il restait assez d'honnêteté pourtant chez lui pour comprendre sa faute et la racheter en rendant à la société le service de vous dénoncer... Qu'y a-t-il ?

(Cette question s'adresse à un des agents qui lui tend une enveloppe tout en tenant un livre à la main).

UN AGENT DE LA SURETÉ

Voici une enveloppe que je viens de trouver dans ce livre et qui contient une liasse de billets...

LE COMMISSAIRE

(Il les examine).

De la même fabrique... Dans quel livre avez-vous trouvé ça ?

UN AGENT DE LA SÛRETÉ

Voyons : *La Société Mourante et l'Anarchie*, par Jean Grave.

(Riant).

Un nom approprié à un titre aussi macabre !

LE COMMISSAIRE

(À Franck).

La société mourante... si elle meurt jamais, ce sera grâce aux individus de votre espèce, fainéants qui veulent vivre aux dépens des autres et dont le beau langage séduit malheureusement trop de travailleurs laborieux.

FRANCK

(Qui s'est adossé à l'armoire).

Je ne suppose pas que vous allez nous présenter les mouchards comme des modèles de courage !

LE COMMISSAIRE

Ce que vous appelez des mouchards, vous et les vôtres, sont de braves gens qui risquent leur vie journallement pour préserver la société et maintenir les bases sur lesquelles elle repose. Sans la police, sans la gendarmerie, dont vous avez horreur parce qu'elles vous gênent dans vos petites opérations, où le travailleur trouverait-il de la sécurité ? Comment échapperait-il aux entreprises des bandits de votre espèce ?

FRANCK

Les bandits de notre espèce laissent tranquilles les ouvriers, il me semble. Ce n'est pas dans les mains des exploités qu'on rencontre les billets de mille francs !

LE COMMISSAIRE

Vous vous en prenez à ceux sans lesquels l'ouvrier mourrait de faim. C'est donc pire. Vous êtes des criminels dont l'œuvre infâme consiste à ébranler le crédit, la confiance publique... D'ailleurs, je ne suis pas là pour discuter... Qui donc vous approvisionnait de ces jolies vignettes ?

FRANCK

Je ne vois pas en quoi cela peut vous intéresser.

LE COMMISSAIRE

Je vous conseille de répondre de la sorte au juge d'instruction.

(S'adressant aux agents).

Où en sommes-nous de la perquisition ?

UN AGENT DE LA SURETÉ

C'est qu'il y a une masse de correspondance, de documents, d'imprimés... Nous ne pouvons songer à emporter cela ce soir, M. Le Commissaire.

LE COMMISSAIRE

En effet, il faudra revenir...

(À Franck).

Allons ! en route...

FRANCK

Vous imaginez-vous que je vais vous suivre ?

LE COMMISSAIRE

Bon gré, mal gré ! Nous vous ligoterons, s'il le faut.

FRANCK

(Tirant son revolver).

Mais pour qui donc prenez-vous un anarchiste ?

(Le commissaire et Marais passent rapidement la porte, les agents de la sûreté se dissimulent derrière les meubles).

La première balle sera pour ce Judas !

Où donc est-il ?

(Aux agents).

Et votre supérieur, en fuite aussi ?

LE COMMISSAIRE

(Du palier).

Messieurs, emparez-vous-en à tout prix, faites usage de vos armes, s'il le faut. C'est un dangereux malfaiteur.

FRANCK

Quel courage !

(S'apercevant qu'un des agents le vise, à l'abri d'un meuble).

Inutile, vous ne m'aurez pas vivant.

(Il se fait sauter la cervelle).

LE COMMISSAIRE

(Revenant avec Marais dans la chambre).

Ils sont courageux quand même, ces anarchistes... Morte la bête, mort le venin. Qu'en dites-vous, Monsieur Marais ?

(Pendant ces dernières paroles, on aperçoit Henriette sur le seuil de la porte, un peu en retrait, ce qui lui permet de ne pas être vue. Elle se rend compte de ce qui vient de se passer et tire son revolver).

PIERRE

Ce que j'en dis, c'est que je m'en sens plus à l'aise.

(Une détonation retentit, il tombe, frappé dans le dos).

HENRIETTE

(Rentrant dans la chambre).

Comme cela, traître, tu seras tout à fait à l'aise.

(RIDEAU).

FIN.

20 décembre 1907-24 mars 1929

[Le texte de la présente « édition » a été repris du journal *l'en dehors*, numéros n°144-145 (mi-October 1928) à 158-159 (mi-Mars 1929).]

« ...C'est un aperçu réaliste de l'illégalisme et ses conséquences, bien propre à faire réfléchir ceux qui se laissent entraîner trop facilement. A côté de cela, toute l'hypocrisie bourgeoise y est étalée avec force. A mettre dans toute bibliothèque de militant. »

(Germinal – *l'en dehors* n° 165, fin Août 1929)